

142 - 1990

Une parole de plein vent

Jean DEBRUYNNE

*Ils ont ouvert la fenêtre
et le vent s'est engouffré
Le vent qui soulève les rideaux et les papiers
les couvercles et les poussières
Le vent qui soulève les questions
et les protestations
Le vent qui soulève les peuples.*

*Ils n'ont pas fermé la porte
Ils l'ont ouverte
Ils sont rentrés dehors
Ils se sont retrouvés à la rue
Ils se sont retrouvés sur le pavé.*

*La foule montait comme la mer
Elle sortait de partout
La foule de minute en minute
devenait un livre grand ouvert.*

*Chaque visage était une Parole
Chaque regard,
une flamme du briquet de la liberté
Ils étaient tous là*

*tous ceux qu'on aurait préféré voir ailleurs
Tous ceux qu'on n'avait pas invités
Tous ceux qu'on avait oubliés
les aveugles et les lépreux
les sourds et les peureux
les muets et les boiteux
l'incarnation était dans la rue.*

*Ils se sont mis à parler
comme on parle au grand jour
comme un clin d'œil complice
comme une poignée de mains
une bourrade à l'épaule
et un énorme éclat de rire.*

*Ils ne parlaient pas les langues étrangères
mais ils parlaient couramment la langue
du respect de l'Autre.
C'était l'Eglise qui parlait la langue des gens.
C'était une création
une Pentecôte.*

*En les voyant tous sortir dans la rue,
les passants n'en croyaient pas leurs yeux
Ils se disaient entre eux :
« Ces gens-là sont complètement ...
à moins qu'ils ne soient complètement fous !... »*

Extraits du prologue du jeu scénique de Pentecôte

Avec les jeunes de Taizé

(WROCLAW, Pologne, janvier 1990)

Xavier GALIPOT

Depuis plusieurs années, un groupe de jeunes du Havre, accompagné par un prêtre de la MDF, fréquente Taizé. En décembre 88, ils allaient prendre en charge l'accueil de 150 jeunes à la Maison de Fontenay, dans le cadre du grand « pèlerinage de confiance » à Paris. L'été suivant, ils participaient au rassemblement de Wroclaw, en Pologne, à quelque temps du vent d'Est qui allait souffler sur l'Europe. L'un d'entre eux, Xavier, participant des Parours de Croyants, relict pour nous cet événement.

50 000 !! Ils étaient 50 000 jeunes à se retrouver en terre Polonaise pour la 12^e rencontre européenne de Taizé. Le rendez-vous était fixé à Wroclaw du 28 décembre 89 au 2 janvier 90. Wroclaw, 700 000 habitants, est une des grandes villes de Pologne. Située dans l'ouest du pays, à environ 100 km de la frontière Est-Allemande, Wroclaw est une ville industrielle et un pôle universitaire. La ville a été choisie pour sa proximité avec les frontières de l'Ouest et surtout pour son nombre important de lieux de culte. Et il en a fallu des églises pour loger ces 50 000 jeunes sans compter les Polonais de Wroclaw qui étaient aussi très nombreux à partager la prière commune : 11 lieux de prière au total ! Pas seulement des églises d'ailleurs, il y avait aussi le fameux stade Hala ludowa construit il y a une cinquantaine d'année à l'occasion d'un discours d'Hitler et où 17 000 personnes se sont retrouvées pour la prière durant 6 jours !

La rencontre a été ressentie à l'Est comme un formidable événement !!! Les différents télégrammes émanants de plusieurs gouvernements le prouvent (Pologne, Tchécoslovaquie...) ainsi que celui de J. Perez de Cuellar, secrétaire général des Nations-Unies, sans oublier celui de Jean-Paul II !!!

Eglise de plein vent

WROCLAW 89/90 : RENCONTRE D'UN AUTRE TYPE

Pour certains d'entre nous, cela fait déjà plusieurs rencontres de Taizé de fin d'année que nous faisons. Or, même si la rencontre de Wroclaw a été préparée exactement avec le même schéma que les précédentes rencontres à l'Ouest, ce rassemblement n'a pas résonné en nous de la même façon. Déjà l'an passé, à la rencontre de Paris, nous avons pu ressentir une participation inhabituelle, celle des jeunes de l'est.

A cette époque et à l'ouest, ils étaient 8'500 soit un quart des 33 000 participants à la rencontre. Cette année, ils étaient 30 000 sur 50 000 !!!

50 000 personnes, ce n'est pas avant tout un record de participation à ce genre de pèlerinage mais c'est le signe de la volonté des jeunes d'Europe de se rencontrer. En effet, on ne peut pas expliquer ce déplacement massif de jeunes de l'est et de l'ouest seulement par les changements survenus dans les pays de l'est car, compte tenu des formalités administratives longues, pointilleuses et coûteuses pour des jeunes, la plupart des participants avait pris leur décision de partir avant les événements. En quelque sorte comme une espèce d'intuition... Les frères de Taizé, quant à eux, avaient pris la décision du lieu du rassemblement en février 89 !!! Alors... intuition... vision prophétique... Toujours est-il que tous les jeunes qui sont allés à Wroclaw ont eu la sensation de vivre des moments historiques !

L'ACCUEIL DES POLONAIS : UN EXEMPLE !!

Quand on parle du nombre de 50 000 jeunes, on parle bien sûr de ceux qui se sont déplacés mais beaucoup de personnes de Wroclaw ont participé à la rencontre. L'accueil qu'ils nous ont réservé, a été exceptionnel.

Et pour s'en rendre compte, il suffit de comparer les chiffres de Paris et de Wroclaw :

=> Paris : plusieurs millions d'habitants, 15 000 jeunes sur 33 000 accueillis dans des familles.

Eglise de plein vent

=> Wroclaw : 700 000 habitants, tous les jeunes ont été accueillis par des familles et il y avait encore de nombreuses places !

Cela ne veut pas dire que l'accueil des parisiens était de moins bonne qualité, loin s'en faut, mais il faut bien reconnaître que les Polonais ont su lui donner une toute autre dimension. Ils ont tout fait pour nous rendre la vie agréable. Probablement même que beaucoup de jeunes ne se sont pas vraiment rendus compte à quel point ils y ont mis beaucoup de cœur tant leur manière de donner paraissait si naturelle et spontanée... Et, pourtant, si on écoute le témoignage de nombreux jeunes au cours de la rencontre ou à l'heure des premiers bilans dans le car du retour, on réalise que beaucoup de familles ont chauffé leur maison pendant toute la rencontre alors qu'ils ne le font pratiquement jamais ou encore que tous se sont privés depuis des mois pour pouvoir offrir un peu de pain, de charcuterie, de fromage et des gâteaux ! Avec un peu de recul, on imagine à quel point nous avons été servis et aussi à quel point notre façon d'accueillir à nous, peut manquer quelquefois de conviction. Sans pour autant culpabiliser, nous recevons l'accueil Polonais comme un témoignage de partage et d'évangile et en tout cas comme un exemple à suivre.

LETTRE POUR 1990 : SOURCES DE LA CONFIANCE

Comme chaque année au moment de la rencontre européenne, Frère Roger a écrit une lettre qui a été remise à chacun. Cette lettre sert de base de réflexion et de méditation pour la rencontre et aussi pour toute l'année à Taizé. Cette année, la lettre s'intitule : « Sources de la confiance ». On y retrouve les différents thèmes déjà développés au long des différentes étapes du pèlerinage de confiance dans des villes de l'ouest et maintenant de l'est.

« ...Confiance du cœur... passage d'une ère de méfiance vers une ère de confiance et de réconciliation... dans le but de rendre la terre habitable... ».

Il faut savoir que cette lettre gagne à être lue lentement, par petits morceaux et à plusieurs reprises. Car si on a pas l'habitude de lire ce genre de textes, on peut être quelque peu dérouté au premier abord. Mais je crois qu'il faut continuer la lecture dans un

Eglise de plein vent

esprit méditatif pour se laisser imprégner peu à peu par le texte qui deviendra tout à coup plus clair parce qu'il nous parlera au fond de nous même. On ne trouvera pas de certitude, ni de principes, ni de choses à ne pas faire... jamais. Au contraire, le texte prend naissance de nos questions et de nos incertitudes et fait en nous comme un chemin intérieur qui nous conduit à notre rythme à la prière, à la rencontre du Christ, la source unique, comme dit la lettre. Cette incitation à la prière ne donne pas accès au repliement sur soi. Au contraire, elle est une force que l'on puise à la source du Ressuscité. Sans cesse, la lettre renvoie à la vie et à la lutte... Je crois que ce texte a résonné d'une manière toute particulière dans le cœur de beaucoup et cela dans le contexte historique dans lequel la rencontre s'est déroulée. ...La transformation des situations figées... Sortir du temps de la méfiance... Le Christ donne l'audace des fortes solidarités...

NOS IMPRESSIONS.

Nous avons parlé de l'accueil des familles Polonaises et on ne les remerciera jamais assez. La qualité de leur accueil tient à leur histoire et à leurs conditions d'existence. Dans leur lutte, ils ont acquis une espérance phénoménale et une joie de vivre exceptionnelle. Et actuellement, ils vivent une sorte d'état de grâce en se disant qu'ils ont bien fait de continuer à espérer. Et ils peuvent déjà mesurer leurs acquis avec la liberté de s'exprimer qui est maintenant bien réelle en Pologne, en attendant de résoudre leurs problèmes économiques. C'est en tout cas, le sentiment d'ensemble que nous avons tous eu en séjournant à Wroclaw. Nous avons senti chez des jeunes qui nous ont accueillis, une très forte volonté de participer au redressement du pays. Nombre d'entre eux ont acquis un bagage intellectuel important et sont prêts à s'investir.

En fait, beaucoup de jeunes avait une image erronée de la situation en Pologne. La Pologne n'est pas un pays pauvre ! Toutes les projections quart ou tiers-mondistes n'ont pas court. De nombreux jeunes ont été frappés, au premier abord, par une espèce d'aïssance matérielle chez les polonais en voyant des gens habillés comme nous, écoutant la même musique que nous, nous servant à manger le soir quand nous rentrions et tout ça avec le sourire. Les polonais ne laissent pas transparaître leurs problèmes, non pas qu'ils les cachent, mais ils ont une certaine fierté qui leur commande d'agir par les luttes et

Eglise de plein vent

non par les plaintes. Des amis d'Alençon nous disaient que chaque matin, la femme qui les logeait ne pouvait être là, à leur réveil, car elle disait qu'elle travaillait, le matin, à six heures. Un jour où ils quittaient la maison un peu tard, ils ont réalisé que cette dame, en fait, n'allait pas travailler mais allait faire la queue aux magasins à six heures du matin ! Je pense qu'il faut bien souligner ce point : La Pologne n'est pas un pays pauvre mais un pays en pénurie. A Wroclaw, nous avons l'impression de vivre dans les décors d'un film des années 39/40. C'est comme si la vie matérielle s'était figée il y a 20 ans. Tout fonctionne mais tout est vieux, les équipements collectifs comme les équipements individuels. Alors on sent bien les polonais qui ont envie de retrousser leurs manches et c'est heureux car il y a beaucoup de travail au plan économique et des misères cette fois se pointent à l'horizon. L'inflation galope, 400 000 chômeurs sont prévus en 1990, etc... Les jeunes et aussi les moins jeunes, ont une forte envie, je dirais presque légitime, de consommation. Mais je pense que malgré tout, ils sont assez conscients des nouveaux problèmes que va créer le changement économique. Malgré ce passage obligé, souhaitons qu'ils sauront ne pas oublier ceux qui seront dans le besoin.

L'EGLISE POLONAISE...

Voici donc brossé un rapide tableau de nos impressions, qui bien sûr n'engagent que nous ! Il semble tout de même qu'il faille dire deux mots de l'église en Pologne car elle a quand même joué un rôle très important dans l'histoire du pays. La Pologne a toujours été un pays tiraillé de tous côtés avec des bouleversements de frontières très nombreux. L'église dans cette mouvance a donc toujours été un lieu de résistance et d'espérance ce qui lui confère un taux de pratiquants élevé. Le peuple s'est toujours accroché à l'église. Tous, nous avons été surpris par les églises remplies. Tous aussi, nous avons trouvé une église très traditionnelle, plutôt mystique, quelquefois superstitieuse. En tous cas, concernant le côté traditionnel, elle est bien à l'image de Jean-Paul II ! Dire qu'il s'agit d'une église arriérée, c'est un jugement un peu sévère, car l'histoire de l'église étant très lié à l'histoire de la Pologne, on ne pouvait pas tellement s'attendre à un autre schéma.

Des jeunes polonais pensent que la forte participation, se fait plus par tradition que par conviction. Peut-être même avec une certaine hypocrisie. Le sentiment que nous donnaient les jeunes sur leur église est qu'elle est vouée dans les années à venir, à une forte

Eglise de plein vent

sécularisation, ce qui se comprend aisément. Toujours est-il qu'elle a été pour la Pologne, et aussi pour les autres pays de l'est, un moyen décisif de lutte. Mais personne ne s'essaye à le renier. L'église de l'est restera encore longtemps très présente et d'ailleurs, elle dispose de quelques évêques dignes de leur rang !!! (je dis bien quelques-uns !). Je voudrais seulement pour terminer sur l'église, citer les paroles d'un de ces évêques. Il est Tchèque : « ...nous ne devons pas avoir l'attitude du fils aîné qui rejette le fils prodigue. Nous devons au contraire accueillir tous nos frères et reconstruire l'avenir ensemble... ». Frère Roger disait lui aussi, en concluant la rencontre : « ...il n'existe pas de peuples fautifs, tout au plus il existe des gens qui ont commis des erreurs, mais jamais un peuple ne paiera par la faute de quelques-uns.

UNE ERE NOUVELLE

Ce n'est pas seulement une nouvelle année que nous pouvions fêter mais aussi une nouvelle décennie. Et dans les cœurs de tous, cette dernière s'annonçait résolument européenne ! Les rencontres de jeunes de l'est nous ont beaucoup marquées. Je voudrais seulement rapporter le témoignage d'un jeune prêtre catholique de Leipzig en RDA avec qui nous avons beaucoup discuté et qui nous racontait comment il avait vécu les événements des derniers mois en RDA. Il disait aussi le rôle important qu'a pu jouer l'église dans cette « révolution », l'église étant le seul lieu où l'on pouvait se rassembler librement. Des protestants, des catholiques mais aussi des non-croyants se rassemblaient de plus en plus nombreux et ils priaient ensemble : « Da pacem Domine... Donne nous la paix Seigneur... » pour avoir la force de crier leur révolte de manière pacifique. Il racontait avec beaucoup d'émotion la journée du 9 octobre 89 où les gens sont sortis dans la rue le ventre noué, sachant pertinemment qu'ils risquaient leur vie, ce jour où le miracle s'est produit, ce jour où, pour la première fois, la police n'est pas intervenue... Avec le recul des événements de Roumanie, les Allemands de l'est réalisent maintenant la grâce qu'ils ont eu et à quel point ils ont eu raison d'espérer en une lutte non-violente.

Cependant, il faut veiller à ne pas se gargariser « d'Europe » et à ne pas oublier les pays du sud !! Pour nous les rappeler, nous avons la présence de quelques dizaines de jeunes du sud venus témoigner de leur vie, de leurs problèmes et de leur espérance.

Dans le renouveau de la pensée théologique

*Célébration des obsèques du Père Chenu
à Notre-Dame de Paris, 15 février*

*« Ma bouche prononcera des paraboles : elle clamera des choses cachées depuis la fondation du monde ». C'est bien là tout le paradoxe de l'Évangile, quelque chose de caché, d'enfoui, mais qui n'est rien d'autre que le secret du monde. **

Cet Évangile, le Père Chenu l'a reçu comme une lumière, non pas seulement au plan du message, mais d'abord à travers la personne même de Jésus. C'est dans la contemplation de la personne du Christ qu'il a reçu le choc le plus profond et le plus fécond de toute sa théologie : cette démarche fondamentale de Dieu, qui s'exprime et prend réalité dans le Verbe fait chair, dans l'Incarnation, s'est imposée à lui et il n'a cessé d'en tirer toutes les conséquences...

* Extraits de l'homélie du frère Francis Marneffe o.p., Prieur provincial.

Eglise de plein vent

Pour le Père Chenu, il était inconcevable d'annoncer cette bonne nouvelle pour l'humanité, si l'on n'éprouvait pas une sympathie spontanée pour son temps, avec ses questions, ses expressions, sa culture. Il y avait chez lui une passion pour le monde, son devenir, son évolution, pour ses recherches souvent désespérées ou balbutiantes. Quelle joie et quelle merveille, lorsque, debout, ses fiches de lecture à la main, il vous ouvrait à la compréhension de toute une période de l'histoire de l'Eglise — par exemple, l'essor du mouvement franciscain au XIII^e siècle — où il avait l'art de noter toutes les résonances d'une époque, hardiment assumées par l'âme franciscaine, et de saisir sur le vif des rapprochements surprenants avec l'évangélisation de notre temps, ses tentatives, ses réussites ou ses échecs.

Le Père Chenu était un maître, dont les initiatives ont été multiples et fécondes. Mais cette fécondité qui tire sa vitalité de ce sens de l'Incarnation et de cette vision du monde, il la doit encore à son sens de l'Eglise. Le Père Chenu habitait l'Eglise, je dirais volontiers qu'il ne s'est jamais séparé de cette terre nourricière qu'est l'Eglise... Or ce sens de l'Eglise, cette obéissance à l'Eglise, cette appartenance à l'Eglise n'ont jamais induit en lui des attitudes ou des comportements négatifs, d'ordre clérical ou autre. Au contraire, au cœur de la vie de l'Eglise, il a gardé une simplicité évangélique étonnante : cette puissance de l'Evangile, il savait bien qu'il ne pouvait la faire surgir que du Corps du Christ qu'est l'Eglise — c'est ce qu'il a si bien vécu et expérimenté au Concile Vatican II — mais ce même dynamisme de l'Evangile lui interdisait de revenir en arrière, de se laisser arrêter par les obstacles, de se plaindre ou de laisser grandir quelque amertume devant les mesures ou les critiques dont il était l'objet. Oui, il semblait dépasser tout cela, pour aller vers les urgences du Royaume de Dieu et de son temps.

Il me semble que son cœur a partagé avec une émotion profonde la vie et les événements d'Eglise, en particulier la grande espérance du Concile, où son enthousiasme et son rôle ont été déterminants parmi les théologiens et les experts, mais aussi

Eglise de plein vent

toutes les épreuves de la vie de l'Eglise et de l'Ordre, qui l'ont souvent meurtri et affligé, sans pourtant lui ôter son optimisme, ni le courage de parler et de s'engager avec toute la lucidité de son intelligence et la perspicacité de ses exigences.

Hommage de Jacques Le Goff, au nom de l'Université, des historiens des annales, des médiévistes

Père,

Je vous apporte, comme il m'a été demandé, le témoignage de reconnaissance, d'affection, de respect d'un laïc et d'un historien du Moyen Age qui vous doit beaucoup.

Comme à tant d'autres, vous m'avez appris que les studia contemporains des Frères Prêcheurs pouvaient continuer grâce à des théologiens, des historiens, des maîtres, des prêtres, des hommes tels que vous — car vous avez été tout cela à l'extrême pointe de tous ces ministères — les grands studia des grands dominicains du Moyen Age, un Albert le Grand, un Thomas d'Aquin.

Vous m'avez appris que, comme beaucoup d'historiens le souhaitaient sans être capables de le faire eux-mêmes, on peut éclairer l'évolution et l'action de la théologie et de la pensée religieuse dans l'histoire en les situant au cœur d'une histoire totale où elles se relient, sans être dépendantes, à l'histoire économique, à l'histoire sociale, à l'histoire des idées, à l'histoire de l'Eglise dans toutes ses dimensions matérielles et spirituelles. La théologie, la philosophie n'étaient plus une succession sans corps et sans chair de doctrines et de dogmes abstraits loin du commun des mortels, mais la vie même de la religion se pensant et vivant dans toute l'histoire.

Eglise de plein vent

Et, bien sûr, pour vous cette vie de la théologie dans l'histoire n'était pas en conflit avec la transcendance ancrée dans votre foi mais au contraire n'était que la lente explicitation dans le temps — vous étiez ainsi proche des historiens de la longue durée — de l'Incarnation, cœur et justification de l'histoire. Comme les clercs et, plus confusément, les hommes et les femmes du Moyen Age, vous n'opposiez pas un temps de l'éternité à un temps de l'histoire mais vous montriez comment un temps proprement historique, chronologique, linéaire, terrestre s'articulait indissociablement dans votre pensée comme dans la leur avec d'autres temps tout aussi réels, un temps circulaire de la nature, des travaux des champs et de la liturgie, un temps eschatologique qui transformait le temps linéaire de l'histoire en temps orienté, ayant un sens, temps du salut venant finalement déboucher mystérieusement dans une fin du monde terrestre, dans le temps de l'éternité. Leçon pour tous les historiens, car si certains ne partageaient pas toute votre foi, ils comprenaient que telles avaient été les idées, les croyances, les mentalités des hommes du Moyen Age et que c'est ainsi qu'il fallait les comprendre.

Et quand vous vous attachiez à éclairer en profondeur ce grand mouvement du travail dans l'histoire de l'Eglise et de l'humanité, fides quærens intellectum, vous montriez aux historiens de toutes croyances ou incroyances un grand phénomène de l'histoire de l'Occident médiéval, la montée de la raison dans une société restée profondément religieuse et dont les troubles et les révoltes naissaient au fond d'un désir excessif de foi et de raison ensemble.

La théologie dans l'histoire, et surtout, comme vous l'avez montré, une théologie devenant science avec la scolastique, ne relève pas d'une double vérité, mais réclame l'étude scientifique de l'historien utilisant les instruments, les concepts, les méthodes de sa discipline — et là s'arrête la compétence de l'historien — et, pour vous, réclame aussi, mais dans le même sens, allant plus haut et plus profond, la réflexion du théologien.

Eglise de plein vent

La théologie dans l'histoire, comme vous l'avez bien révélée dans ce très grand livre d'historien — que je mets à côté de ceux d'un Marc Bloch — « La théologie au XII^e siècle », la théologie y est au cœur de cet extraordinaire bouillonnement de forces neuves, d'idées neuves, d'hommes nouveaux dont le XIII^e siècle sera le prolongement assagi. La théologie parmi les hommes — et voilà la pensée maîtresse des ordres mendiants : vivre et prêcher de parole et d'exemple parmi les hommes, au milieu des hommes et dans une promotion des laïcs. Et vous avez compris le formidable essor des villes, relayant, continuant, poussant plus en avant, plus loin le grand mouvement monastique. Et donc une théologie continuée — toujours enracinée dans l'Écriture et les Pères — mais s'exprimant dans les formes nouvelles de l'université et de la scolastique.

Ainsi le thème du travail s'offrait à vous et vous avez voulu donner l'esquisse de ce que devait être à vos yeux une théologie du travail dont vous regrettiez qu'elle ait mis longtemps à s'explicitier à partir des germes de l'Écriture et qu'elle se soit dans des temps proches de nous trop souvent affadie.

Car ce que vous avez compris et vécu c'est que l'historien (et le théologien) — vous retrouviez ici encore un Marc Bloch — doit s'intéresser à la fois au présent et au passé et surtout aller de l'un à l'autre et vice-versa dans un même mouvement d'effort pour comprendre et de courage pour agir.

« N'ayez pas peur », a dit Jean-Paul II. Ce mot vous a empli de joie car il domina votre œuvre et votre action. Il ne faut pas avoir peur du Moyen Age car il fut éclairé autant que sombre (et saint Dominique fut, comme y insiste sa Vita, un homme nouveau), il ne faut pas avoir peur du monde, de l'histoire, de la nouveauté et des nouveautés, de la joie. Gaudium et spes.

Eglise de plein vent

Vous étiez, dans votre pensée comme dans votre existence la vie, la vivacité avec les orages généreux d'un homme qui n'ignore pas les ténèbres, mais qui suit la lumière, toujours présente, même clignotante. Un homme toujours ouvert aux autres, attentif à eux. Humain, trop humain diront certains, mais pas ceux qui vous ont connu.

Enfin vous nous avez appris l'humilité. Vous aviez choisi très jeune — choix qui a été tout au long de votre riche existence un réconfort et une joie — l'ordre des Frères Prêcheurs, un ordre mendiant alliant la quête et la diffusion du savoir avec l'humilité. Si un péché — dans une morale aussi bien laïque que religieuse — menace l'intellectuel, c'est l'orgueil, la superbia dans laquelle, comme les seigneurs du Moyen Age, les magistri ou ceux qui se veulent tels, n'ont que trop tendance à tomber. Il suffit de penser à vous pour comprendre que seuls les humbles peuvent être de vrais grands. Vous nous avez appris le courage, la fermeté, l'intrépidité, voire la résistance, mais dans l'humilité.

Adieu, Père. Merci, pour ce que vous avez été, ce que vous avez dit, ce que vous avez écrit, ce que vous avez fait. Mais vous restez, en esprit et dans nos cœurs, avec nous, car nous avons toujours besoin de vous.

Au Sud Cameroun : l'Evangile annoncée aux Bétis

Bernard FOY

Bernard Foy est prêtre au Sud-Cameroun. Il partage depuis de longues années la vie et la culture de la société Bétie.

Le texte que nous présentons ici est divisé en deux parties.

Dans la première, Bernard Foy résume ses réflexions sur la rencontre des cultures. Réflexions appuyées sur son expérience personnelle et celle de l'Eglise Européenne quand elle est arrivée dans ce pays à la fin du XIX^e siècle.

Dans la seconde partie Bernard Foy propose une lecture de l'Evangile qui met en valeur quatre dynamismes susceptibles de rencontrer l'homme de culture Bétie au temps d'aujourd'hui qui est un temps de profonde mutation culturelle. Cette mutation vient à la fois des conditions d'évolution économique et sociale du pays, à la fois d'interférences culturelles provoquées par ce développement de l'éducation et celui de la communication.

Eglise de plein vent

La rencontre d'une autre culture

La rencontre de l'Eglise, d'origine et de culture Européenne, avec une culture Africaine ne s'est pas faite sans difficultés ni sans heurts. Il me semble qu'elle a pu se faire et se fait encore sous trois modes.

L'agression culturelle

La première approche est une approche de l'extérieur, forte d'une supériorité, réelle et/ou imaginée, dans le domaine des techniques, du savoir, etc.

Cette approche assimile ou détruit en fonction d'une idée a priori, soit de la nature de l'homme, soit de la foi chrétienne, soit de la culture de l'homme Africain... Il s'agit alors d'une mission de type conquérant qui ne saisit pas la vérité de l'autre dans sa logique et sa fécondité, mais le rejette dans les ténèbres dans la mesure où il est différent, et persiste à échapper par son comportement, ses attitudes et ses réactions, à ce que nous croyons juste et vrai de l'homme et de Dieu.

Dans ces conditions la mission est vécue par ceux à qui elle s'adresse comme une aliénation ou une agression car les symboles du missionnaire agressent ou éliminent les symboles qui structuraient la société traditionnelle.

La tentative pour entrer dans une autre culture

La mission a été vécue aussi — et heureusement ! — sous un autre mode : celui de la rencontre culturelle. Certains en effet ont fait l'effort d'apprendre la langue et les coutumes, non seulement pour communiquer le message chrétien mais pour tenter de comprendre le mode de vie des autres, leurs traditions, et leur culture avec leur logique propre. Ils se sont rendu compte alors que la culture était un système cohérent articulant l'homme dans un triple rapport symbolique au cosmos, aux autres hommes et à Dieu. L'homme Africain trouvait là ses valeurs et son bonheur. Il y jouait sa solidarité, pouvait y assumer son passé, y vivre son présent et an-

Eglise de plein vent

ticiper son avenir. Il se référerait là à des mythes fondateurs et à des symboles qui donnaient son sens à la vie.

De ce point de vue il y a autant de types d'hommes que de cultures, et la communication réelle, profonde, devient d'autant plus problématique. Comment communier vraiment avec un homme dont l'univers est non seulement habité mais structuré par les forces de la nuit et par la magie ? Jamais ses émotions, ses peurs ou ses joies ne pourront être celles de l'homme qui vient d'un univers aussi étranger que celui de l'Europe rationaliste et technique du XX^e siècle.

Que se passe-t-il alors quand l'Évangile — ou l'Église ? — rencontre un accueil favorable de la part de ces hommes de culture traditionnelle ? Il est difficile de le savoir exactement, mais il semble bien qu'il assimile ce qu'il peut assimiler sans détruire son système de référence et de pensée. Par la force d'inertie ou l'acquiescement de surface il résiste à l'inassimilable. Ce qu'il accepte, il le transforme de telle sorte que ce soit intégré dans l'ensemble. Il est bien vrai que cet ensemble est dans une certaine mesure modifié par cette assimilation transformante. Reste quand même une question, cruciale pour l'Église : ce qui a été assimilé, était-ce bien ce que l'on a voulu transmettre ? Le Dieu chrétien est-il simplement devenu le nom de la divinité ancienne de la religion traditionnelle ?

La mission dans l'histoire

Résumées à l'extrême, les deux situations qui viennent d'être esquissées ont sans doute un aspect un peu caricatural. Elles n'en sont pas pour autant dépourvues de vérité.

Toutefois elles ne sont pas les seules possibles, car ces points de vue peuvent être dépassés.

Si l'on peut parler de nature humaine, c'est en termes de capacité plutôt qu'en évoquant des contenus précis. Cette capacité de l'homme et cette nécessité pour lui de prendre forme en des cultures réapparaît aujourd'hui dans un temps de rupture culturelle et de fracture des systèmes.

Eglise de plein vent

Les événements contemporains et l'accélération générale du rythme de l'histoire font prendre conscience en effet que les cultures sont des réalités mouvantes, évolutives, et, dans une certaine mesure, perméables à des éléments externes.

Il ne faut pas croire que les cultures traditionnelles ou mythiques restent toujours polarisées par un regard vers un passé à répéter. Les cultures mythiques ont, elles aussi, des moments de liberté, des plages de liberté. L'histoire actuelle, qui va vite et bouscule très fort ces cultures, fait apparaître des plages de liberté où les hommes — dits traditionnels — inventent, créent de la vie : une vie nouvelle. C'est dans ces lieux que l'histoire se fait et que la Mission doit être présente.

Nous touchons cette réalité du doigt quand des hommes du Sud-Cameroun franchissent, plus au Nord, le fleuve Sanaga et, au delà, défrichent la terre et construisent de nouveaux villages.

Les structures traditionnelles qui portaient l'individu mais aussi étouffaient l'initiative, sont alors rompues. Les hommes viennent de plusieurs villages et se retrouvent, comme individus, contraints d'inventer les normes de leur vie. Ils sont affrontés à la différence. Ils sortent d'univers clos, auto-suffisants, et ils sont libérés de la pression inconsciente qu'ils exercent. Ils sont aussi démunis, livrés à eux-mêmes.

C'est un moment difficile de déséquilibre mais c'est aussi le temps pour que naisse un homme nouveau.

Présent à ces moments-là, l'Evangile est vécu et reçu autrement. Il peut fournir une sorte de clef d'existence et le Christ peut apparaître comme celui qui propose des dynamismes engendrant à une vie humaine plus riche et plus libre.

Dynamismes de l'Evangile

Trop souvent la pastorale chrétienne a été fondée sur la Loi et le discours sur l'homme a été un discours moral : ce que l'on doit ou ce que l'on ne doit pas faire au regard d'une conception chrétienne — mais aussi Européenne — de l'existence.

Eglise de plein vent

Or la parole Evangélique est d'abord celle qui introduit dans un mouvement, dans un dynamisme. Chaque communauté, chaque chrétien a la responsabilité de s'engendrer dans une existence nouvelle, convertie. Or cette existence ne peut être que le fruit de dynamismes intégrés dans et par la liberté de chacun, dans et par la culture de chaque peuple. Ces nouveaux dynamismes s'originent dans la Révélation elle-même, ils doivent être accueillis comme l'initiative d'un Dieu qui est Père. Mais cette « idée » que Dieu a sur l'homme, ne s'impose pas à celui-ci : elle ne sera jamais qu'une proposition que l'homme a liberté d'accepter, pour se créer lui-même de manière autre.

Aujourd'hui quatre dynamismes de l'Evangile me semblent constituer une « bonne nouvelle » pour l'homme Africain.

L'éclatement des limites

L'homme traditionnel du pays Béti n'est pas limité dans ses rapports avec les forces cosmiques. Par le fétichisme et la magie il capte ces forces et peut les utiliser.

Mais dans deux domaines il s'est enfermé dans des limites :

- celui de son rapport à Dieu
- et celui de son rapport à l'étranger.

● Dieu

Dieu fait partie de la nature. Il y est traditionnellement présent et actif. Il est seulement trop grand, trop puissant pour l'homme. Il a trop de vie. Dieu peut décider de tout et l'homme ne peut que le supplier. Dieu est Dieu, l'homme est l'homme, l'un est au ciel, l'autre est sur terre.

La Bible et l'Evangile font éclater cette limite. Combien de fois reviennent ces mots : ne crains pas ! (Jg 6,23, Dn 10,12, Mc 6,50, etc.).

La distance entre Dieu et l'homme n'est pas un éloignement et l'Evangile de Jean (17,21) reprend souvent le terme « demeurer » pour exprimer cette relation nouvelle de confiance où l'homme devient fils dans le Fils. De créature fabriquée par Dieu, l'homme devient : Fils.

Eglise de plein vent

L'homme Béti vivait dans la continuité sur le registre général de la puissance. Dieu est plus puissant que les forces telluriques qui sont plus puissantes que l'homme. Continuité également entre l'ici-bas et l'au-delà. La mort, si elle reste souffrance, n'a pas le même sens pour lui et pour nous. Or l'Évangile n'apporte pas un autre Dieu, mais une autre manière de s'en approcher et d'entrer en rapport avec lui. Dieu était et reste proche, mais il devient Père. L'altérité est : Dieu est autre que ce que l'on croit.

● L'étranger

La deuxième limite est celle de la tribu. La tribu est le cadre, on peut même dire la matrice, dans laquelle l'individu accède à la vie. Cette vie, par son lignage, lui vient des Ancêtres et il doit la transmettre par son sang de telle sorte que le clan demeure. L'étranger est d'un autre sang, il a une autre vie, suit d'autres coutumes qu'il reçoit d'ailleurs. Autrement dit la vie d'un étranger n'a pas d'importance vitale pour soi-même.

La tradition biblique (Ex 22,20 ; 23,9) et l'Évangile battent en brèche cette limite car l'étranger peut devenir le frère et donc apporter la vie. Une nouvelle fraternité devient possible en Jésus-Christ.

Lieux ou personnes, les réalités étrangères ont été pour Israël et l'Église l'occasion de découvertes absolument vitales. Sichem, terre encore païenne a affronté Israël au choix vital entre Yahvé et Baal.

Babylone, terre de l'ennemi, a été l'occasion de découvrir que l'Esprit vient dans les cœurs (Ezechiel). La Samarie, terre hérétique, a permis que soit dépassée l'alternative du culte à Jérusalem ou au mont Garizim, pour une adoration de Dieu en esprit et vérité.

C'est au cœur des Nations, opposées au monde juif, que Paul élabore une nouvelle théologie. Dieu se sert de l'étranger Cyrus, roi de la Perse réputée perfide, et c'est Corneille, homme considéré comme impur, qui sauve l'Église du risque de n'être qu'une secte.

Non seulement l'étranger est important par ce qu'il apporte de neuf, mais aussi en ce qu'il requiert et suscite de liberté chez celui qui l'accueille. Tout en gardant conscience de sa liberté personnelle, Jésus a toujours accepté et respecté les personnes dans leur histoire : les Romains, Pilate, le Sanhédrin, les Pharisiens... Toutes sortes de gens qui agissaient et pensaient autrement que Lui.

Eglise de plein vent

L'émergence de la liberté de l'homme

C'est le thème biblique de l'Alliance, conçue comme salut de l'homme, qui engage l'homme dans une vraie liberté. En effet cette Alliance suppose l'engagement de deux libertés : celle de Dieu et celle de l'homme. Le salut n'est plus inscrit dans un rapport de sujétion de l'homme à la Loi mais dans un rapport d'homme à homme. Au lieu de « suivre » des commandements, il faut « suivre » le Christ, devenir le disciple d'un Maître qui, dans la liberté, initie à la vie.

Cette proposition d'Alliance, librement acceptée par l'homme crée en lui une attitude de liberté vis-à-vis de Dieu et donc le sentiment d'une authentique responsabilité. (cf Jos 24,15). Elle entraîne aussi le respect de la liberté de l'autre (Mt 19,16) avec le sens de la justice, le refus de l'exclusion, l'acceptation des différences et le refus de la violence.

Dès lors, l'homme peut changer, il devient sujet. Le temps de l'homme n'est pas celui du jugement mais celui de la conversion. Cela signifie que dans ses actions il n'encourt pas de punition automatique de Dieu, il n'est plus dans la fatalité d'un destin. L'avenir est ouvert à sa liberté.

Enfin chaque individu prend alors — en lui-même et pour lui-même — une valeur unique et absolue égale à celle de tout autre homme. Toute vie commune devient aussi alliance de libertés qui se réalise dans ce dialogue. Ainsi on sort du cadre étroit, hiérarchique, limité, de la tribu pour s'ouvrir à de nouveaux regroupements et c'est une nécessité dans la constitution des nouveaux villages.

Les nouveaux rapports de l'homme à Dieu sont exemplaires des nouveaux rapports à créer entre les hommes...

Une histoire orientée vers un avenir

Alors qu'il vivait dans un monde régi par un temps cyclique et le recours à des Mythes intemporels l'homme doit vivre dans un monde qu'il doit construire et gérer dans sa liberté.

Il doit ainsi s'inscrire dans un temps vectoriel, orienté. L'attitude traditionnelle est du type : « Plus on est près des origines, plus on s'imprègne des mythes fondateurs par les rites, plus on est vrai et fort ».

Eglise de plein vent

La nouvelle attitude, requise par l'évolution de la société elle-même, sera : « Plus on marche vers un à-venir, plus on est vrai et fort, quelles que soient les erreurs de parcours ».

En ce sens l'Évangile qui défatalise l'histoire peut être une chance pour que l'homme Africain prenne en main son destin et travaille au développement de son économie, au sens le plus plein du mot.

Distance par rapport au monde

La quatrième dynamique de l'Évangile s'origine dans le refus des idoles et de la magie, qui sont des tentatives pour capter les forces de la nature mais qui sont aussi une manière de s'y soumettre et d'en être prisonnier. Ce refus court tout au long de la Bible.

L'Évangile le redouble d'une distance volontaire, d'un certain détachement vis-à-vis des biens terrestres. Ce détachement est d'autant plus nécessaire que l'économie occidentale avec ses modèles de consommation a besoin de trouver des clients et que ceux-ci risquent d'être fascinés par tout ce que la publicité leur fait miroiter.

La pauvreté évangélique est cette distance que l'homme met volontairement entre lui et les biens. Elle n'est pas la privation, encore moins la misère, et doit être annoncée, même dans un pays où le dénuement est extrême.

*
**

Un Dieu autre pour un autre homme

Il est clair que les quatre dynamismes évangéliques proposés au cœur de l'homme Africain ne vont pas le sécuriser.

Je souscris tout à fait aux propos de Von Rad dans sa Théologie de l'Ancien Testament t. 2 p. 312.

Eglise de plein vent

« La démythologisation de l'homme, telle qu'elle s'est accomplie en Israël, est absolument unique en son genre. La sphère mythologique des Esprits et des puissances magiques s'est détachée de lui. Il s'en est trouvé apauvri, livré sans défense à toutes les puissances hostiles à la vie, défavorisé par rapport à l'homme mythique qui savait affronter tous ses ennemis avec sa magie et ses charmes ».

Mais il me semble que l'homme, le peuple, la culture qui acceptent d'intégrer volontairement ces quatre dynamismes vont se trouver en meilleure position pour solutionner les difficiles problèmes actuels de leur développement et de leur identité. A une condition cependant : c'est qu'ils parviennent à une réalisation concrète originale et renoncent au mimétisme dans lequel se meut l'Afrique vis-à-vis de l'Europe. Mais ceci vaut également de l'Eglise Africaine : une pastorale missionnaire authentique devrait se soumettre elle-même à ces quatre dynamismes et être construite sur leur conjonction.

*En classe ouvrière,
avec Francis Vico*

Un seul Esprit, un seul Sauveur, un seul Dieu vivant,
Dans des membres différents,
Tous appelés à transformer le monde entier,
A annoncer, à changer, à faire avancer, à travailler,
La carcasse vieillie d'un monde endormi.
C'est Dieu qui meut les missionnaires,
Ceux de la mer, ceux des cargos, ceux des lépreux, des Esquimaux,
De toute confession, Moines dans les usines
Ou Popes dans les mines et dans l'exil en Sibérie,
Pasteurs abandonnés, Protestants d'Oubangui,
Mahométans priant un Dieu si grand,
Juifs attendant un Messie triomphant,
Disciples de Gandhi rêvant d'humanité.
Militants aussi qui rêvent aux grèves

Eglise de plein vent

Ou peut-être aussi qui rêvent du glaive
Parce qu'ils sont déchirés, et traversés et broyés
Par la Parole du Feu qui travaille en eux,
Et parce que notre Dieu est un Dieu de renversement
Des pouvoirs établis, de chambardement
Des croyances endormies et de tiraillement
C'est que l'Esprit de Dieu est un Esprit de Feu.
Esprit de Dieu, Eau de Feu,
Mais aussi sang du Seigneur souffrant, ...
Sang qui vivifie les enfants différents, vivants
D'un seul Esprit, un seul Esprit qui unifie.

Francis VICO, prêtre ouvrier.

Francis VICO, prêtre et ouvrier, Montluçonnais depuis 1966, vient de s'éteindre à l'âge de 68 ans, à la Cité Dunlop, où il avait élu domicile au milieu des siens ; ceux du monde ouvrier qu'il a, sa vie durant, côtoyés, et dont il a partagé les espérances, mais aussi, et surtout, les souffrances.

Apprendre un métier

Francis est le deuxième enfant de la famille Vico alors installée à Andrieu dans le Calvados. On est en 1922. La maisonnée accueillera encore cinq autres enfants. Il étudia jusqu'à 16 ans. Jusqu'au jour où, « lassé par l'aspect artificiel de l'enseignement », il décide de se prendre en charge. Pendant deux ans, il vécut de petits boulots.

Après le chaos de la guerre et les bouleversements psychologiques et sociologiques qu'elle a entraînés, Francis Vico cherche avec d'autres jeunes prêtres une autre voie pour

Eglise de plein vent

L'Eglise, une voie plus proche des réalités vécues par les populations. Il entre à la Mission de France.

Son histoire, marquée par la Résistance, sera celle d'un combat permanent pour la dignité de l'homme. Ordonné prêtre en 1948, il est envoyé par la Mission de France à Limoges. Il travailla pendant un an au service nettoyage de la ville.

Il rejoindra ensuite les travailleurs du barrage de Peyrat-le-Château, pour la plupart des immigrés républicains espagnols qui vivaient dans des conditions d'extrême pénibilité.

« C'était en plein été 1949, un soleil dur, j'ai connu le travail en galerie, la fraîcheur du tunnel, les semi-obscurités, l'eau qui tombe de la voûte avec les flaques qui cachent les rails, les trous où l'on trébuche, le vrombrissement pénible de la ventilation, et au moment où les deux avancements étaient proches, le bruit assourdissant des marteaux mineurs travaillant à 10 de front, et de l'autre côté deux pelleteuses à air comprimé, le tout orchestré par le sifflement de la pompe à air comprimé qui essayait d'avalier l'eau. Complétons ce tableau en évoquant les rames de wagons qui passent en se tamponnant l'un l'autre et les hurlements des mineurs qui s'appellent, se préviennent d'un danger ; cris inintelligibles avec dans les narines de bonnes bouffées de gaz de dynamite qui traînent sur l'eau de la galerie.

A 8 ou 10 de front, les burins s'enfoncent dans le roc en tournant et en vibrant, et on les sent qui broutent dans la pierre. Le marteau tremble, agitant à son rythme tout le corps du mineur. L'eau qui jaillit à l'intérieur du marteau et du burin percé diffuse la poussière en un vaposé humide et gris. Bientôt c'est un brouillard métallisé qui cache les mineurs. L'eau au sol commence à se répandre. Les vêtements huilés sont gris et mouillés. Pendant près de deux heures, avec des cris, dans un vacarme qui fait mal, cramponnés à leur marteau comme des guerriers à leur mitrailleuse ils sont tendus vers un invisible ennemi, rivés au même front d'attaque sous leur casque tremblant par les vibrations, petit à petit on les aperçoit dans le brouillard métallisé ».

Eglise de plein vent

Il passera à Limoges son CAP de tailleur de pierre. Déjà, il avait la fascination des travaux du bâtiment ; il faisait admirer à ses proches les corniches de granit des édifices.

Une blessure jamais totalement cicatrisée

En 54, Rome demanda aux 89 jeunes prêtres-ouvriers de renoncer à leur travail salarié et à leurs activités syndicales ; ce fut pour Francis, comme pour les autres prêtres, une terrible déchirure. La moitié d'entre eux se soumit à la volonté de Rome lors d'une terrible nuit de réflexion. Au nom de la fidélité, on leur demandait d'être infidèles.

« Lorsqu'en 1954, écrit-il, Rome nous demande de quitter et notre vie professionnelle et notre responsabilité dans le Mouvement Ouvrier, notre équipe livre à l'Évêque de Limoges ses réflexions :

« Lentement, nos bras et nos mains et nos visages ont ressemblé aux leurs. Nous avons été déchirés des mêmes blessures, soulevés par les mêmes espérances ! ». C'est un fait, toute notre vie, notre cœur, ont été transformés jusqu'aux racines. L'Église, qui nous a envoyés vivre l'Évangile parmi, pour et avec eux, les travailleurs, sait maintenant « que nous sommes partis sur cet océan qui s'étend à l'infini devant nous ! ».

Notre responsabilité, notre souci de servir toute l'Église nous font partager parfois au sein de communautés qui restent au port. Nous sommes engagés quand cela est nécessaire dans des opérations de navigation côtière ou de cabotage. Mais notre véritable peuple est toujours au large. Son langage pénètre maintenant toutes les fibres de notre chair. Un long partage avec tant d'amis et tant de questions et le visage du travail qui chaque matin nous guette au pied du lit ont modifié en nous la structure même de la Foi, son langage bien sûr, notre approche de l'Écriture, le sens et le contenu du salut, le rôle de l'Homme et de son combat. Tout s'est éclairé au long des années.

Eglise de plein vent

Progressivement, notre vue porte de plus en plus loin et s'adapte pour voir presque l'invisible. Les appels de nos camarades immédiats de travail n'étouffent pas la voix qui crie d'Afrique, du Chili, de Chine, de Turquie, de Varsovie, de R.D.A., de Pretoria et aussi de l'immense Sibérie ! Le Mouvement Ouvrier a progressé et de l'Internationalisme Européen à l'expérience des Multinationales, s'ouvre à une solidarité planétaire.

La vie professionnelle nous a « délibéralisés ». Les contraintes, les horaires, nous ont acheminés vers une certaine discipline du comportement. L'expérience du collectif et des responsabilités, la vie militante dans les organisations du mouvement ouvrier nous ont appris à dépasser les humeurs, les caprices et la fatigue. Elle nous a fait découvrir l'importance de l'écoute des autres, de la recherche collective ».

« Abandonner six ans de vie pleine, enrichissante, d'amitié de partage : j'étais mineur et conducteur d'engin dans un collectif d'immigrés, je priais avec les musulmans dans leur cantonnement. Un espagnol incroyant venait lire l'Évangile avec moi.

Désespoir, sentiment de mort ! J'ai davantage connu l'agonie et pleuré à 33 ans sur la déchirure de l'espérance des pauvres qu'à 20 ans sur la brisure de mon amour de jeunesse ».

Pourquoi l'Église arrachait-elle ces hommes, à cet univers inaccessible où ils avaient déjà suscité un troupeau ?

Le drame et la richesse de ces hommes
C'était leur passé avec ses détresses.
Une immense oppression qui avait pesé sur eux.
Fardeau d'une hérédité de pauvres et de déshérités.

Eglise de plein vent

Fardeau d'une aventure qui avait mené l'un ou l'autre en faillite, en misère, au vol, à la prison.

Joug qui avait marqué mes frères d'Afrique dans les banlieues de leurs villes.

Bouleversement survenu chez les pauvres d'Italie avec la dictature, la guerre, le chômage,

Les brutalités d'Espagne avec les répressions violentes, les prisons, le maquis
Le Plan Monnet et cette importation massive de « viande » humaine sur le marché de bas salaires et des chômeurs.

Les Polonais qui avaient été tour à tour soldats hitlériens et staliniens, ou prisonniers des uns ou des autres.

Les Français qui avaient connu les prisons militaires, les bagnes maritimes
C'était à ceux-là que j'étais envoyé

en témoin de Jésus-Christ,

en réparation des oppressions de notre société.

N'y avait-il que ceux-là ? Non. Mais c'est à ces déracinés d'abord que je venais mêler ma vie.

Il y avait aussi des valeurs :

les intelligences révoltées contre la société capitaliste,
des militants marxistes rejetés de toutes les entreprises,

et qui étaient venus là en exilés,

les anarchistes silencieux et patients,

des étrangers des africains qui attendaient là dans l'ombre des tunnels leur droit au soleil, leur droit d'être naturalisés Français.

Cet Italien ou ce Roumain qui me donnaient des leçons de physique, d'électricité, de radio, en échange de quelques leçons de Français

Eglise de plein vent

Seigneur, en cette nuit de Noël où cessait l'esclavage, y aurait-il encore des esclaves blessés dans les mines, des esclaves méprisés dans les empires coloniaux, déplacés sous le soleil pour faire les routes, les voies ferrées ? La masse des pauvres était-elle emportée, brassée au gré des décisions du monde de profit ? Tu m'as permis, Seigneur, en cette nuit, de devenir avec eux un réprouvé, un sans patrie, un prolétaire avec les angoisses de cette déréliction. « J'éprouve une grande tristesse, j'accepterai d'être anathème pour le bien de mes frères ». (Rom IX, 2).

Un homme d'Eglise

Dans l'hiver 1955, le soleil brille de nouveau. Impossible de servir Jésus et les pauvres sans l'Eglise. Sur la demande de l'évêque de GAP, il partage la vie des ruraux montagnards et des travailleurs immigrés qui construisent le barrage de Serre-Poncon.

« Je crois fermement que l'Eglise se mûrit, se transforme, progresse, atteint des purifications, recrée son avenir et a toujours à recevoir des petits, des vieux et des humbles qui avec fidélité servent le Seigneur ».

L'Eglise devant être pour lui.

« Peuple pour libérer les pauvres et les opprimés ; investi d'une mission plus vaste encore : désaliéner l'homme, tout homme ; l'arracher au pouvoir des idoles de l'argent et du profit ; aviver sa faim et sa soif d'être, d'être plus ! L'Espérance du

Eglise de plein vent

Royaume ne s'identifie pas exactement, ne se réduit pas à l'espérance des hommes, fussent-ils pauvres ! Nous le savons ! ... Mais ...

En 1949, j'étais venu parmi les galériens, j'étais enraciné à leur banc, mes bras avaient tremblé au même marteau, mon cœur avait été lié aux mêmes révoltes. Les Mages du monde inconnu m'avaient révélé comme à l'Enfant Dieu une cité nouvelle, un monde qui se cherche « hors de la bergerie », un monde en marge de la société bourgeoise, hors du bercail des croyants, et n'ayant rien de commun avec les hommes de la légalité (Luc 14.21 et Jean 10.16). « Pour annoncer l'Évangile, je devais m'écarter de tous ces cadres dans lesquels Jésus-Christ est annoncé et vécu par le monde normal ».

En 1976, vicaire épiscopal de Montluçon, il vit la même fidélité.

Chrétiens, nous sommes enracinés dans un mémorial vieux de plus de trois millénaires ! Nous sommes issus d'un peuple d'immigrés, d'asservis, d'humiliés contraints à travailler le jour du Sabbat ! Et notre Pâque s'est accomplie ! Et notre maître a subi le destin réservé aux « meneurs » ! Et il a reçu le signe du vainqueur !

Alors, ne tardons plus, venons rejoindre la requête des hommes, des « fils bien aimés ! ». Ils se sont arrachés aux « ombres de ce temps-là ». C'est parmi eux que nous annonçons « les merveilles de Celui qui nous a appelés des ténèbres à son admirable lumière ! (1 Pierre 2,9) ».

Prêtre sans frontière

Il avait une démarche de laboureur ou de marin, la poignée de main des compagnons, le rire sonore et le sourire d'une amitié toujours offerte.

Eglise de plein vent

Dans sa bouche, le mot « camarade » avait le poids de toutes les solidarités, celle du temps de la guerre et de la clandestinité, celle des barrages, des chantiers, du syndicat, des meetings pour la Paix et la liberté des peuples.

Prêtre sans frontière, il était syndiqué à la C.G.T., au mouvement de la Paix, ami de communistes. Mais aussi très en lien avec les militants du P.S. et du P.S.U., dialoguant avec ceux des œuvres laïques, de la libre pensée, de la ligue des Droits de l'Homme, avec les cadres chrétiens, avec les gens de son quartier et de sa paroisse, pratiquants ou non, sans parler évidemment de l'A.C.O., mais aussi de la Vie Nouvelle, de groupes informels, des jeunes qui entraient chez lui à toute heure du jour et de la nuit.

Voici les témoignages rendus à sa mémoire le 5-3-90 en l'église Saint Paul de Montluçon :

La lutte pour la paix s'inscrivait pour lui dans le projet d'un monde plus fraternel qu'il voulait construire avec tous les hommes, ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas. La fraternité, Francis la vivait au quotidien, dans ses propos et dans ses actes. Il respectait les convictions de tous et si, dans le combat que nous menions, nous rencontrions des adversaires, il ne voyait jamais en eux des ennemis.

(Béatrice THAVE).

Il croyait à ce rôle complémentaire des Prêtres Ouvriers et des Militants Ouvriers Chrétiens qui veulent témoigner ensemble de la bonne nouvelle de Jésus-Christ parmi les travailleurs.

Pour son respect des petits, pour sa lucidité, sa facilité à exprimer ce que d'autres ressentent au niveau de leur foi, sans pouvoir toujours le formuler, nous remercions Dieu. (Un militant d'A.C.O.).

Eglise de plein vent

« Tu ne pouvais pas nous quitter sans que la C.G.T. et ses militants rendent un dernier hommage à l'un des leurs. Tu l'es intégré dans le syndicat du bâtiment local et départemental, dont tu es devenu l'un des dirigeants.

Ce n'est pas un métier facile que tu avais là. Ce n'était pas facile non plus d'y organiser et d'y faire vivre le syndicalisme.

Pas toujours facile, non plus, de lutter pour la paix dans ces années soixante où la guerre en Algérie et ses inutiles victimes, dressait en un même combat, par delà les opinions et les croyances tous les hommes de cœur ». (Un délégué de la C.G.T.).

Avec le charme de son langage poétique, Francis expliquait le marxisme aussi bien qu'un professeur de philosophie ou d'économie. Car pour lui, le marxisme était aussi un humanisme, un art de vivre, un idéal qu'il avait savouré chez les hommes et les femmes épris de justice. Souvent sollicité, il n'a jamais adhéré à un parti. Les relations profondes avec tous les groupes qu'il fréquentait « me conduisent, dit-il, à ne pas faire un absolu des choix sociaux et politiques auxquels je porte cependant un vif intérêt ». C'était un homme libre.

Pour l'été Polonais
Et pour l'hiver qui vient,
Au pays qu'enchaînait
Ce vent froid qui m'atteint,
J'ai crié Liberté !
Pour Solidarité,
Pour les hommes sans pain,
Et pour la dignité
De tous ceux qui ont faim,
J'ai crié Liberté !

Au peuple qui combat
Et qui verse son sang,
Et à tous les soldats,
Et à tous les croyants,
J'ai crié Liberté !
J'ai prié, supplié
Pour plus de Vérité
Et de Fraternité ;
Pour un peuple broyé,
J'ai crié Liberté !

Eglise de plein vent

A l'automne de sa vie

Ayant atteint l'âge de la retraite, il demanda que lui soit confiée la charge de curé de Désertines. Il l'occupa jusqu'en novembre dernier.

« Il me faut redevenir un homme simple à cause de ma santé. Je suis usé par le travail et les luttes quotidiennes, comme ceux de mon âge », nous avait-il confié ce jour-là. Il n'avait gardé, jusqu'à cette semaine précédant sa mort, que la présidence de l'association de Résistants, la FIDIRP.

Sabots de bois, rayés de gris ;	J'ai vu passer les déportés.
J'ai vu passer les déportés.	Les pieds saignants
Nuques rasées et blanchies,	Les pieds rougis,
Horribles têtes aux yeux brûlants ;	Dans les sabots
J'ai vu passer les déportés.	Qui claquent l'eau,
De leur pas lent	Muscles tendus et dos voûtés,
Rythmant l'ennui,	Et ventres creux et affammés,
Sous le grand vent	Et chancelants et trébuchants,
Et sous la pluie ;	Comme s'ils devaient toujours tomber ;
Sabots de bois, rayés de gris,	J'ai vu passer les déportés.
Trainant, marchant jusqu'à la nuit ;	

« Au bord du lac, disait-il, au printemps de notre vie, le Seigneur nous a fait signe de le suivre.

A l'heure où les forces décroissent un peu, après avoir navigué pour lui et avec lui dans l'imprévu, la tempête et souvent la nuit, toute notre vie a retrouvé son sens. Un soir, dans notre vie, il révélera les horizons lointains que pressentent nos cœurs. Pourquoi, Seigneur, tardes-tu à révéler à tous ceux avec qui je vis la joie que j'ai de te connaître ».

Eglise de plein vent

Francis, au cours de sa vie a été le frère, le confident de tous les apatrides et les déracinés du monde du travail. Il a été le témoin silencieux du pauvre de Bethléem. Il prie Marie pour que les chemins de l'exode deviennent routes d'Emmaüs.

O MERE SOUVIENS TOI

Alors te souviendras
Lorsqu'il sera en croix,
De ces temps de frimas
Où tu marchais sans voix.
Comme lui, trébuchant !
Comme lui, haletant !
Rues de Jérusalem !
Chemins de Bethléem !
Il était en ton sein,
Tel était son dessein,
Tel était ton destin !
Point d'auberge pour lui,
Rien à l'hôtellerie,
Alors, c'est l'étable.
EMMAUS, la table,
Et le Pain,
Et le Vin

Et c'est toujours la nuit !
Et c'est toujours la vie !
Et toujours avec lui !
Alors, tu te souviens,
Toi que tous les humains
N'ont jamais oublié
De prier
Et d'aimer ;
Que l'enfant que tu tiens,
Celui de Bethléem
et de Jérusalem,
Enfant de la terre,
Enfant de misère,
C'est lui, c'est nous, c'est moi
Qui portes aussi la Croix,
Qui veut aussi la joie !
O Mère, souviens-toi !

Au berceau de l'Islam

Michel RAGER

Après 5 ans passés en Egypte pour la construction du métro du Caire, me voici depuis octobre 87 sur la terre sacrée de l'Islam. Envoyé par mon entreprise pour la construction d'hôpitaux, je suis plus sensible à ma condition de travailleur émigré en Arabie qu'au fait d'être dans un pays arabe. A Bisha, au Sud, comme à Rafha, au Nord, nous sommes reclus dans un cantonnement sur le chantier. Nos sorties en ville sont rares, et nos voyages sur quelques routes dépendent d'autorisations de circulation limitées. Et pourtant, après m'être fait tant d'amis musulmans en Egypte comme en France, ce séjour sur la terre du Prophète ne me laisse pas indifférent.

Une autre langue, une autre culture :

J'ai repris conscience de l'importance de la langue du Coran. Les quelques mots que les Egyptiens m'ont appris sont encore le meilleur moyen pour communiquer avec une quantité de peuples très divers, surtout avec les petits qui n'ont pu aller à l'école apprendre l'anglais et qui utilisent encore pour la prière quelques mots de leur école coranique. Sans doute, Saoudiens, Libanais ou Irakiens reconnaissent de suite « mon accent égyptien », mais quel avantage que ces quelques mots d'arabe pour saluer et faire plaisir aux Turcs, Pakistanais, Afghans, Bengladis, Indiens, Africains noirs, et même quelques Philippins convertis.

Eglise de plein vent

Un autre rythme et signes

Vivre à l'heure du calendrier musulman, c'est basculer dans un autre monde, rythmé par la prière et les fêtes. A l'époque des pèlerinages, l'aéroport de Jeddah devient le carrefour du monde : entre deux et trois millions de pèlerins chaque année, des dizaines de nations de tous les continents. Aux couleurs des races s'ajoute le chatoiment et la diversité des habits du pays. Et là, devant tous, en toute simplicité, s'établit la transformation qui rassemble un seul peuple de croyants, tous égaux et pauvres devant Dieu : le même linceul blanc couvre la même nudité de chacun. Les grands halls d'hébergement reçoivent sous une même toile de tente ceux qui se préparent à la purification et à la rencontre. En prenant la direction de l'hôtel, on se sent vraiment étranger à ce grand destin qui rassemble une bonne partie de l'humanité. Les jours suivants, la télévision ne cesse de suivre tous les gestes essentiels au pèlerinage, et la concorde des relations qui s'établissent alors entre les guides de ces différents peuples.

Modernité et traditions

Quelques Saoudiens m'ont invité comme leur ami. En fait nos relations s'établissent avec quelques personnages officiels de l'administration locale et quelques entrepreneurs touchant aux professions du bâtiment. Par delà le folklore, qui traduit un accueil chaleureux à l'ombre de la tente ou sous la palmeraie, autour du mouton bouilli, du café vert accompagné de dattes et des fumées de santal... certains se livrent à quelques confidences sur le pays. Il y a un mélange de modernité et de traditions, qu'une aisance économique présente comme un mariage heureux. Les retombées des pétro-dollars transforment peu à peu le nomadisme à dos de chameau en nomadisme par Toyota et Mercedes. Mais déjà cette péréquation du revenu national fait de certains des assistés et donne à d'autres le goût d'une émancipation qui déborde les biens

Eglise de plein vent

matériels reçus. Des quémandeurs sont visibles dans les villes, et bien des subventions stabilisent les populations dans le désert : éleveurs nomades et agriculteurs. L'encadrement rigoureux du système religieux pèse sur ceux qui ont connu les libertés de l'Occident alors même que la foi de l'Islam ne souffre d'aucune brèche. Les astreintes à la prière et à la Charia servent les divers pouvoirs en place. Elles peuvent aussi troubler parfois les consciences de croyants qui ont acquis un sens de l'homme dans la prière et la louange. Les clans et les tribus l'emportent souvent sur l'identité nationale, mais font de tous un peuple fier, auquel l'immensité du désert donne une grande liberté, acquise par des habitudes bédouines rigoureuses mais qui rendent heureux.

Les statistiques varient beaucoup, mais il est sûr que l'activité économique ne tourne que par la masse des travailleurs immigrés : plus de quarante nationalités, 20 à 30 % de la population, presque 3 millions. Toutes qualifications confondues, seulement 4 % des Saoudiens sont salariés. De grandes sociétés étrangères s'associent un sponsor saoudien pour monter des entreprises ou gérer du personnel prêt à tout emploi. Sur le chantier actuel : cinq Français, une vingtaine de Philippins, plus de cent Thaïlandais, une trentaine de Pakistanais et, pour les services, quelques Indiens et Bengladis. SAMRAN a emprunté une somme équivalant à deux ans de son salaire en Thaïlande pour payer son contrat à la SLOT, notre compagnie de recrutement à Bangkok. Il lui faut six mois de son salaire d'ici pour rembourser ses amis. Il gagne effectivement quatre fois plus qu'en Thaïlande, soit neuf cents francs par mois. Il aura la chance de rester presque un an. Ceux qu'on est allé chercher en avril et qu'on renverra en septembre couvriront à peine les frais de leur contrat. Mais, au bout de dix ans, ANAN a pu acheter là-bas une épicerie que tient sa femme. Et SOMJET trouve cela moins dangereux que les contrats avec la CIA, qui l'ont envoyé entre Viêt-Nam et Cambodge, et où il a vu trop de ses jeunes amis mourir à 16 ans.

Eglise de plein vent

Frêles racines dans un désert étranger

Nous sommes dans la même enceinte : trois cents mètres de côte, en bordure du désert. L'horaire hebdomadaire est soixante six heures. Certains montent parfois jusqu'à quatre-vingt-deux. Heureusement, il y a eu Bouddha et son sourire, s'il reste humain, garde le cœur en paix, réconcilie les hommes entre eux et rapproche de Dieu. La vie collective s'exprime autour du jardin où chacun puise les saveurs de son propre pays : choux thaïlandais, piment pakistanais, maïs égyptien, et même radis français... un vrai paradis terrestre aux arômes d'anis, de Cayenne ou de coriandre. La solidarité est visible pour se répartir les tâches au travail, quitte à troubler l'ordre mis en place par les chefs. Les revendications s'expriment par un porte-parole ou un arrêt de travail sur le tas. La fête est, par excellence, l'expression collective où l'on retrouve les racines de son peuple en y associant les autres ; et toujours les mêmes rites : repas, boisson, danses et chansons, dont certaines, chez les Thaïlandais, sont comme une liturgie de prières (Cf. Purification collective du Nouvel An).

Dans l'exil de ce camp de travail, la vie m'oblige prioritairement à être attentif à la peine de ces hommes, séparés de leur famille, de leur pays ; clôturés dans ce camp pour assurer la subsistance des leurs ; **réduits à n'être qu'une force de travail** pour l'équipement d'un pays plus riche que le leur, et le profit d'une multinationale étrangère à leur propre pays. Cette souffrance éprouvée avec eux devient d'abord cri de prière, et bien des psaumes retrouvent toute leur actualité : « De toutes les nations, rassemble ton peuple » ; « Jusqu'à quand serons-nous abaissés ? ». La proximité journalière dans les gestes les plus simples de la vie invite à une grande souplesse pour que l'humanité retrouve ses droits. Garder sa dignité est peut-être le premier chemin pour trouver des relations humaines où l'intelligence du cœur apporte la concorde et une certaine fraternité universelle.

Eglise de plein vent

Le Christianisme en clandestinité

L'Arabie est la Terre du Prophète, celle qui a reçu le Coran, garde les deux saintes mosquées et le périmètre sacré de Makka. Toute manifestation d'une autre religion serait sacrilège. Le Bouddha des Thaïlandais, et la Croix des Portugais reçoivent le même sort à la douane... quand ce n'est pas tout collier porté par un homme qui devient suspect, arraché, jeté. Après un examen plus approfondi par les autorités supérieures, le douanier m'a enfin rendu le missel 89, duquel j'avais oublié de déchirer la croix par trop évidente. L'entreprise eut moins de chance : nous avons reçu notre cadeau de Noël en juillet. La douane avait gardé « Paysages de France » pour l'expurger de toutes les reproductions d'églises. C'est dire la discrétion à laquelle se soumettent les chrétiens. Et l'Eglise se vit plutôt dans la clandestinité. A l'abri des murs d'une ambassade, ou dans l'enceinte fermée d'un camp d'étrangers, une messe se célèbre à Noël ou à Pâques. Un évêque, habitant à Abu Dhabi, obtient un passeport de plombier pour confirmer les enfants de M. l'ambassadeur. Loin de ces relations officielles, j'ai apprécié la poignée de main chaleureuse d'un Thaïlandais, alors qu'on affirmait l'un à l'autre notre foi en Jésus ; l'échange de textes de prières en anglais avec un Sri-Lankais, et la bénédiction du chapelet de sa femme ; la demande d'un protestant écossais de lire un bout de Bible ensemble pour Pâques ; la bouteille mise de côté par le copain responsable de notre production clandestine « pour ta messe ». Oui, bien des souvenirs relient au mémorial de Jésus-Christ ceux et celles dont l'identité religieuse découverte a entraîné la prison, l'expulsion ; ceux que l'on connaît et qu'on évite de visiter pour n'éveiller aucun soupçon ; ceux et celles qu'on rencontre hors du pays ; ceux qui, depuis les premiers siècles de l'hégire ont laissé le souvenir d'être des disciples de Jésus-Christ, à l'époque où, sur ces territoires de transhumance, se pratiquait l'hospitalité entre lecteurs de la Bible, de l'Evangile et du Coran. Certains lieux ici, comme NAJRAN, donnent une autre dimension à l'Eglise, rappelant la fragilité de son existence et son incarnation dans l'histoire des luttes humaines.

Eglise de plein vent

Au delà de la chrétienté

Sur cette terre où le Dieu d'Abraham s'est révélé aux hommes de multiples manières, je ne peux m'empêcher d'attendre le jour où les hommes cesseront de s'opposer pour reconnaître, à travers leurs diverses traditions, que le Dieu qui les guide agit aussi pour la réconciliation. Cette communion de sentiments, prélude à la communion de foi, dépend plus de facteurs politiques, économiques et culturels que de discussions théologiques. Agir sur ces différents facteurs participe à l'évangélisation des peuples, dont nous sommes responsables. En d'autres lieux aussi, bien des hommes et des femmes savent ce qu'il en coûte de vivre chrétiens, en minorité parmi ceux qui n'ont pas la même foi, comme étrangers à leur propre peuple. A notre place, et sans prétention, nous œuvrons discrètement pour que tous puissent lire à travers l'histoire douloureuse des hommes l'enfantement du peuple de Dieu. Porter cette espérance, là où Jésus n'est pas reconnu comme le Seigneur de toute chose, nous mène assez sûrement sur les chemins qu'il a choisis, de la crèche à la Croix. Notre eucharistie est à la fois service de l'homme dans le don obscur de sa vie et appel du jour où Il viendra en toute clarté. En faisant de nous des serviteurs inutiles, cette situation rappelle à l'Eglise la générosité et la gratuité de l'amour de Dieu pour tous, la soumission à l'Esprit qui ouvre son chemin à travers l'histoire des hommes, sa mission de rendre à Dieu le visage humain qu'il s'est donné en Jésus-Christ. Dépouillés des soucis de la maison, laissons-nous aller aussi au privilège de pouvoir contempler le Maître dont la Parole nourrit toute chair.

Quelques réflexions

La foi en Dieu m'a toujours paru difficile mais, à travers certains itinéraires, j'ai souvent cru discerner quelques signes. Eh bien, du Caire à Rafha, en passant par Bisha, il me semble avoir été conduit progressivement au partage d'une plus grande désolation humaine. En relisant le parcours historique de notre équipe BTP, ici je perçois mieux que notre « être là », c'est sûr, n'est pas seulement une étape mais une conviction permanente à mettre en œuvre. C'est bien là où chacun a été conduit qu'il

Eglise de plein vent

lui faut épouser ces misères de ses compagnons d'infortune. C'est de là que naissent les espoirs et les gestes qui nous relèvent ensemble à la hauteur de notre liberté.

La solitude m'affecte plus particulièrement : 9 Français, c'est bien peu, surtout lorsque l'on a des jobs différents et que tout est là pour séparer. De plus, l'habitude prise sur ce chantier, c'est le repliement sous son bungalow alors qu'au Caire, il fallait partir de chez soi pour être seul ; je compte sur le temps pour « nous apprivoiser ». Certains ont malgré tout besoin d'être écoutés longuement et je finis par connaître toutes les histoires de famille et l'histoire du chantier, ce qui n'est pas sans importance pour y être situé quand on arrive à la fin.

Cette vie de travailleurs-déportés entre tout à fait dans le cadre des inutilités qui nous animent. La tentation est forte, pour moi, de penser que ça ne sert à rien. Manger, boire et dormir pour assurer une certaine force de travail. Les gens mariés ont au moins l'avantage de savoir que ces réductions de leur existence servent à faire vivre leur famille. Il me reste notre folie : être l'un d'eux, sans plus. Venir ici en solitaire n'a aucun sens. Il me reste notre volonté commune d'exprimer un élargissement de nos solidarités, au moins sous le mode de la signification, et alors ce petit camp peut devenir une bonne cible. C'est vraiment de l'ordre du petit grain qui tombe, qui pourrit et qui meurt, au risque de louper toute éclosion.

Un Saoudien nous conduit à Najran, aux portes du Yémen, sur le site de l'ancienne ville. Ici, il y a quatorze siècles, on lisait à la fois la Bible, le Coran et l'Evangile. Ce tas de vieilles pierres, sur lesquelles on a gravé l'Etoile, le Croissant et la Croix, est plus que le vestige d'une époque. De ce Saoudien, nous recevons le témoignage que, là, pendant une période très courte de l'histoire, diverses traditions de la Parole conduisaient pacifiquement les hommes d'une même cité au Dieu unique. Le silence et les ruines de ces espaces sont devenus pour nous un symbole, une conviction, une espérance partagés. Comme l'Esprit redonne chair et vie, dans la prophétie d'Ezechiel, un musulman et un chrétien, à l'aube du XXI^e siècle, reconnaissent ensemble que l'hospitalité qu'ils s'accordaient mutuellement est un chemin qui conduit au Dieu vrai.

Au Salvador

Six Jésuites assassinés

*Homélie prononcée par le Père Vincent Santuc, s.j.,
en l'église Saint Ignace de Paris (23 novembre 1989) **

Nous sommes nombreux, réunis ce soir ici. — jésuites, nous nous sentons touchés par ces morts comme peut l'être une famille. — Peut-être, parmi vous, beaucoup sont-ils venus au nom de l'amitié que vous portez à la Compagnie ou à tel jésuite. Nous vous en remercions très sincèrement. Mais, sans doute, beaucoup d'autres sont-ils présents au nom de ce que signifiait l'action de ce groupe de jésuites en Amérique Centrale et au nom de ce que signifie cet assassinat en ces circonstances. Essayons ensemble d'écouter et de lire ce qui nous est dit dans ce meurtre.

Tout d'abord, notons-le, avec eux furent assassinées deux femmes, Julia Alba Ramos et sa fille Celina, étrangères, nous pouvons le penser, aux engagements de tous ordres de ces Jésuites. Et dans le souvenir qui nous rassemble, il nous faut accueillir ces deux femmes, comme aussi ces milliers de morts, d'aujourd'hui et d'hier, au Salvador et en d'autres pays d'Amérique Latine, tous morts en raison de cette violence qui habite et semble structurer ces pays. C'est une liste bien longue de disparus de tous âges et de toutes races, qui nous disent avec force que la foi en Dieu passe par

* Nous remercions la revue « Christus » de nous permettre de reproduire cette homélie.

Eglise de plein vent

la foi en l'homme, exige la foi en l'homme, exige la justice que les hommes peuvent construire.

Dans cette liste surgissent un autre jésuite salvadorien, le Père Rutilio Grande, et Monseigneur Oscar Romero, assassinés eux aussi dans ce même pays et sans doute par les mêmes mains. Quand, en 1986, j'eus l'occasion de passer huit jours avec ces six Jésuites dans la maison où ils ont été assassinés et où déjà ils avaient reçu bombes et mitraillages, je fus frappé de voir combien ils inscrivait leur vie en fidélité avec celle de Monseigneur Romero. Comme il l'avait été, ils étaient régulièrement menacés ; et, par les références constantes qu'ils faisaient à son souvenir, ils laissaient voir comment ils avaient reçu de lui le flambeau de la parole libre, l'exigence de l'effort d'intelligence sur la situation, et l'urgence du dialogue avec et entre toutes les parties en présence.

On n'assassine pas les raisons de vivre

Nous ne comprendrions ni la vie ni la mort de ces six jésuites, Ignacio Ellacuría, Segundo Montes, Ignacio Martín Baró, Joaquín López y López, Juan Ramón Moreno et Armando López, si nous ne voyions leurs cadavres enserrés, embrassés par cette multitude de cadavres qui jonchent l'histoire quotidienne de ces pays. Mais, sans oublier tous les morts qui les accompagnent, nous avons cependant raison ce soir de nous souvenir de façon spéciale de ces six jésuites assassinés. Car il n'est pas vrai que tous les morts se ressemblent. Il en est qui, comme eux, ne nous parlent pas seulement de notre condition d'hommes destinés à la mort, mais qui nous parlent, aussi et surtout, de notre histoire, de nos espérances, de nos lâchetés, de nos raisons de vivre. C'est le cas avec nos compagnons jésuites, car les raisons de leur mort sont aussi celles qui animèrent leur vie en solidarité avec les éliminés et laissés pour compte de là-bas.

Eglise de plein vent

Ce que l'on a voulu annuler par leur mort, c'est le Centre d'Etudes qu'est l'Université d'el Salvador, centre de formation à la réflexion et à la lucidité critique dont Ignacio Ellacuria était l'éminent représentant. Ce que l'on a voulu assassiner, c'est la liberté de pensée, de jugement et de parole, c'est le courage intellectuel et moral dont cette équipe témoignait depuis de longues années. Ce qu'ont visé les balles des assassins, c'est le cœur qui animait là-bas conduites, attitudes et idées. — Mais ce que ne savent pas les assassins d'aujourd'hui, comme ne le savaient pas ceux d'hier ni ne le sauront ceux de demain, c'est qu'il y a des choses en l'homme qu'on n'assassine jamais. On n'assassine pas des idées justes ; on n'assassine pas le courage ni ce qui fait nos raisons de vivre ; on n'assassine pas cette foi et cette espérance en l'humanité de l'homme qui se vit malgré l'humanité des hommes. Cela, ils ne le savent pas, les dévots des faux dieux de l'argent, du pouvoir et des armes ; ils ne le savent pas, les prisonniers de la peur qui gouvernent ces pays ; ils ne le savent pas, les prisonniers des intérêts acquis qui ont peur du partage, qui ont peur que les pauvres commencent à voir, à entendre et à parler.

La vérité de l'homme est du côté du pauvre

Les aveugles voient, les sourds entendent, les muets parlent, c'est précisément l'écho en eux de cette bonne nouvelle du Royaume qui lança loin de leur pays et de leurs enracinements cinq des Espagnols tués là. Ce fut leur façon de vivre la disponibilité que saint Ignace situe à la racine de la vie des Compagnons : aller là où la plus grande gloire de Dieu l'exige. Aller, se déplacer. Déplacements géographiques, sans doute ; mais, nous le savons, les déplacements les plus exigeants et les seuls vrais, en fait, sont intérieurs. Partir, aller : c'est le courage d'exposer et de laisser blesser en nous ce lieu où se nouent les sources et les dynamismes. Nos compagnons eurent cette audace. Ils se firent salvadoriens avec les Salvadoriens, pauvres avec les plus pauvres. Comme le dit la Conférence de Puebla, ils se laissèrent questionner par le

Eglise de plein vent

visage du pauvre, du démuné, du déplacé, de celui qui est en trop dans l'organisation de ce monde. Ils reconnurent et se laissèrent porter par cette évidence, une fois qu'on l'a découverte, que la vérité de l'homme est du côté du pauvre, comme nous dit le Christ. Elle n'y est pas au nom de sa seule carence qui émeut notre sensibilité. La vérité de l'homme est du côté du pauvre en raison de ce qu'il endure et souffre de la part des puissants. Elle y est aussi en raison de ce sentiment profond du pauvre que l'homme est relation, dépendance des autres, de la nature et de Dieu. Et enfin la vérité de l'homme est de son côté en raison de la dignité qu'il manifeste dans l'épreuve, et par cette capacité de dominer sa situation de pauvreté, trouvant toujours plus pauvre que lui à secourir.

En vérité, ce pauvre est parmi nous un Ecce Homo, un Voici l'homme de la passion continuée du Christ. Et autour de ce pauvre se rejouent les dynamiques, les ambiguïtés, les attitudes qui accompagnèrent la passion du Christ. Bien souvent, les représentants des structures ecclésiales continuent à s'enfermer dans les ambiguïtés des interprétations de la loi de l'Institution : on dit, la charité ? — bien sûr, les œuvres de miséricorde, mais attention à la politique. Quant aux représentants des pouvoirs établis, ils sont, ou tellement sûrs de leur vérité qu'ils écrasent tout ce qui n'est pas cette vérité, ou, comme Pilate, ils en sont tellement peu sûrs que leurs tâtonnements sont également mortifères.

La possibilité d'être homme ensemble

C'est le service de cette vérité de l'homme du côté du pauvre qui a conduit ces jésuites à la mort. Ils ont dit Me voici, au service de la possibilité d'être homme ensemble aujourd'hui, au Salvador. Ils se sont sentis responsables de cette possibilité ; responsables de l'avancée ou du recul de la responsabilité à cet égard chez l'homme du peuple, chez le gouvernant et le guérillero. Ils ont mis à ce service la diversité de leur travail éducatif : enseignement, revues, conférences, dialogue avec gouvernement

Eglise de plein vent

et guérilla. Ils sentaient, d'un sentiment très profond, que si les Salvadoriens n'arrivaient pas à faire tout ce qui pouvait et devait se faire pour être hommes ensemble aujourd'hui, c'était à cause d'eux-mêmes. Et ils poussèrent la logique de cette exigence jusqu'à se constituer en otages des pauvres de ce pays d'adoption et de leur drame. Ils auraient pu — on le leur proposa — se réfugier dans une ambassade. Ils ne l'ont pas voulu.

De ce drame et de cette passion continuée du Salvador, vient de nouveau jusqu'à nous la voix de Monseigneur Romero qui disait à la radio, quelques jours avant son assassinat : Cela suffit. Cela ne peut ni ne doit durer. Qu'est-ce à dire ? Qu'est-ce qui ne peut continuer ? La violence des armes, certes. L'histoire nous l'apprend, elle est un gâchis de vies inutilement brisées. C'est le moyen le plus sot que l'homme a trouvé pour s'obliger au dialogue dans les meilleurs cas, ou pour se soumettre provisoirement à la force du plus fort, en confiant au temps et aux générations suivantes le pansement des cicatrices. Ce moyen est un gâchis. Il ne peut être choisi, il ne peut durer. — Mais ne peut ni ne doit durer non plus la violence de la situation de fait, ce péché structurel dont parle Medellín, violence face à laquelle celle des armes n'est, là-bas, que la réponse désespérée.

Un pardon qui libère de la peur

Alors y a-t-il une autre voie pensable ? Peut-être ! Sans doute même ! Individus, groupes sociaux et nations peuvent s'enfermer dans l'enfer du ressentiment et de la violence pour les blessures reçues, hier ou aujourd'hui, et pour leurs conséquences durables. Mais il est aussi une autre capacité en l'homme. Jésus nous l'a indiquée avec insistance. Elle vaut pour l'individu comme elle peut valoir pour les sociétés. Nous pouvons toujours entre nous, faire du neuf, créer. Sans doute le mal qui a été fait est irréversible. Il ne s'agit pas de l'oublier ; mais nous pouvons nous libérer mutuellement des conséquences de ce mal. Le pardon est là, qui, sans effacer,

Eglise de plein vent

libère de ses conséquences mortifères : ressentiment et violence. Nous pouvons nous y refuser, certes. — Ce pouvoir de pardonner, de nous libérer des conséquences du mal que nous nous sommes fait est de nous. Il l'est tellement que Dieu lui-même pardonnera comme nous aurons pardonné.

La raison de ce pardon est celle que nous signale Jésus : Nous ne savons pas ce que nous faisons. Cela est vrai, car la volonté du mal est rare. Ce qu'il y a le plus souvent c'est erreur et peur : peur de l'autre, peur du lendemain, peur de la liberté, peur de la pensée. De ces erreurs, de ces peurs et de leurs conséquences, individus et groupes sociaux peuvent se pardonner, se libérer. Deux conditions cependant : ce geste, pour être vrai, doit être fait en vérité par tous les impliqués — individus ou groupes sociaux, sous peine de retomber dans le jeu, l'artifice et l'injustice. Et — seconde condition — parce que l'homme est imprévisible, une promesse doit lier les parties en présence. La promesse n'annule pas l'imprévisible de demain ; elle est une façon de planter des jalons de références et de vérifications ; elle est à chercher dans un dialogue, semblable à celui que promouvait avec tant d'ardeur Ignacio Ellacuria.

Demandons-nous, pour terminer, si toutes ces morts, spécialement celles de ces six jésuites qui nous rassemblent, ne nous disent pas qu'il est venu le moment de passer à ce type de considération ; bien plus, à ce type d'action, pour sortir de la mécanique de la mort et de la violence indéfiniment recommencée. Oui, le moment est venu de pardonner, de nous libérer, de faire confiance en cette vie, en cet esprit, en cette humanité, présents même là où il y a erreur et peur. Vie, esprit, humanité également reçus par les membres de tous les bords et que personne ne peut emprisonner en aucune de leurs formes... C'est une urgence que nous posent ces morts. Déjà, quelque chose en nous a changé. Nous ne sommes pas seulement davantage conscients du nombre de morts là-bas ; nous sommes aussi davantage conscients de leur inutilité ... La meilleure façon de nous souvenir d'eux, ne sera-ce pas servir cette espérance ?

Amen. Qu'il en soit ainsi !

BULLETIN DE RÉABONNEMENT

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS MISSION DE FRANCE B.P. 18 - 94121 FONTENAY-S-BOIS cedex

Prénom et NOM : _____

Adresse : _____

● Pour votre abonnement 1990, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s)

— Lettre aux Communautés ordinaire de soutien 155 F
180 F
— Au-delà de l'hexagone (1) 80 F

● Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage

Prénom, Nom, adresse :

● Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés.

Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de « Lettre aux Communautés » (C.C.P. Paris 21 596 44 V)

Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____ frs.

(1) Dossiers d'information sur des sujets d'actualité.

Expressions *de la Mission de France* *

A l'origine de la Mission de France, en 1941, il y eut la volonté d'un certain nombre d'évêques — dont le Cardinal SUHARD — que l'Eglise soit plus proche de ceux qui s'en étaient distancés et qui avaient déserté ses assemblées. Des prêtres furent alors envoyés pour partager les conditions de vie des ouvriers, des paysans, du personnel soignant, des chercheurs, des travailleurs de la mer ou des grands chantiers... Certains s'exilèrent pour partager l'histoire et la culture de peuples étrangers.

(*) Ces pages sont des extraits de la « Lettre d'Information » qui paraît le 7 et le 21 de chaque mois depuis octobre 1989.

Rares étaient ceux qui soupçonnaient à quels dépouillements cela les conduirait ; rares étaient ceux qui devinaient à quelle école de modestie ils seraient mis. La vie leur enseigna qu'avant de parler il fallait se taire et qu'avant de prendre la parole il fallait apprendre des langages nouveaux. Ce furent les raisons principales d'un silence qui ne fut brisé qu'en de rares occasions : lors d'événements qui touchaient l'Eglise, comme l'arrêt des prêtres-ouvriers, ou d'événements politiques comme la guerre d'Algérie, le désarmement, des élections de portée nationale, par exemple.

Aujourd'hui, les temps ont changé : le développement technique, le resserrement du tissu économique, politique et culturel font que la communication a vu son statut transformé. Les médias jouent un rôle décisif dans la communication et dans l'édification des consciences. Sans nous croire de plain-pied avec toutes les réalités sociales et culturelles de notre temps, nous voulons prendre part au débat où se construit notre société.

L'Eglise aussi a changé. Alors que le Concile VATICAN II semblait consacrer le nouvel être-au-monde d'une Eglise servante et pauvre, beaucoup se demandent aujourd'hui si la méfiance ou le triomphalisme ne sont pas en passe de s'imposer à nouveau...

Nous ne prétendons pas savoir ce que l'Eglise en son ensemble doit faire ou dire, nous voulons simplement témoigner de ce qui nous fait vivre et espérer.

Fils d'un peuple de migrants

**Mais quel est donc ce peuple immense
Ces émigrés des grands chemins
Où chacun d'eux tient à la main
Son bouquet fleuri d'espérance ?**

A cette question posée dans un poème de Jean Debruynne, Octave FAVARO peut répondre : « Ma famille appartient à ce peuple ». En effet, ses grands-parents, originaires de la région de Padoue, ont tenté leur chance en Amérique Latine. A cause d'une épidémie, ils sont revenus au pays. Avec plus de succès, leurs enfants, en 1929 et même en 1950, feront un nouvel essai. A l'âge de deux ans, Octave, né en Italie en 1922, suit sa famille en exil à Pont-à-Mousson. Puis, quittant la Lorraine, il se transplante à Marseille, qui devient sa région d'adoption.

Après son certificat d'études et divers emplois dans le bâtiment et la manutention, Octave est embauché à la Compagnie française de raffinage où, par formation interne, il edvient agent de maîtrise au laboratoire. 1945 est, pour lui, une année difficile. Après le décès de son père, il devient chef de famille, avec sa mère, ayant en charge ses quatre sœurs plus jeunes. En outre, le climat de la Libération n'est pas tendre pour ces émigrés italiens, considérés injustement comme des collaborateurs du fascisme.

Jusqu'en 1957, il poursuit son activité professionnelle, où son souci de la justice le conduit à créer un syndicat dans l'entreprise, tout en étant intérieurement tourmenté par un appel à un choix de vie. Pour éclairer cette interrogation, il fréquente des lieux de prière tels que Chabeuil. Mais les exigences de ruptures familiales qu'on lui suggère vont à l'encontre de son sens de la fidélité. Enfin, grâce à un prêtre des Alpes, sa voie se précise, il s'oriente vers la Mission de France. Quand toutes ses sœurs sont mariées, il vient à Pontigny, en 1960, après trois ans au séminaire d'ainés à Morsang. Prêtre à 43 ans, il rejoint Marseille et, en 1966, il reprend le travail comme prêtre-ouvrier dans une entreprise dépendante de la chimie.

Doué d'un jugement sans détour et armé d'un franc-parler, Octave, heurté par la division entre les cols blancs et les blouses bleues, va jusqu'au bout de ses solidarités à l'égard de ses amis ou des petites gens.

En 1980, Octave est licencié et mis en pré-retraite. Il partage alors son temps entre la prison des Baumettes, où il est visiteur, une Communauté d'Emmaüs et les ASSÉDIC où il siège pour la défense des chômeurs. Pour parachever, en quelque sorte, son voyage d'émigré, il visite, l'année dernière, ses cousins et ses « frères » de la Mission de France implantés au Brésil, en Argentine, en Uruguay et à New-York.

Quel est donc ce peuple immense ? C'est, dit Jean Debruyne, « le peuple des nomades, des pauvres et des sans grades ». Si Octave avait dix ans de moins, il rejoindrait ce peuple qui porte ses racines dans une valise.

L'Equipe « Précarité »

Comme une toile d'araignée tissée sur notre planète, la pauvreté-misère (à ne pas confondre avec la pauvreté évangélique), s'étend de Bombay à Rio, de Manille jusque dans nos beaux quartiers. Selon les lieux et les époques, elle se nomme déviance, déracinement, délinquance, inadaptation, exclusion, marginalisation, précarité... Ce cancer social, que les œuvres publiques et privées n'ont pu vaincre, est difficilement identifiable. Cette réalité est aussi un défi pour l'Eglise. Au cours de son histoire, l'Eglise a pu se renouveler ou se convertir grâce à un retour aux sources évangéliques et à une solidarité effective avec la misère du monde. C'est un peu dans cette perspective que s'est constituée, en 1988, en région parisienne, une équipe « précarité », composée de personnes très investies dans des aires de pauvreté :

— Olivier Chazy, laïc, travaille au Ministère de la Solidarité, où il est chargé de la prévention et des problèmes liés à la délinquance juvénile. En dehors de son travail, il ouvre sa maison à des jeunes et à des familles en difficulté.

— Henri Gesmier, prêtre de la Mission de France, est éducateur à la prison de Fleury-Mérogis. Chaque année, il reçoit près de 12 000 personnes, en majorité des jeunes. Pour lui, le travail le plus délicat est de préparer la réinsertion.

— Franck Chaigneau, prêtre jésuite, a d'abord été embauché dans une multinationale française comme ingénieur en informatique. Hanté par les problèmes de

l'emploi et conscient des possibilités des gens déstabilisés, il crée une « entreprise d'insertion » en restauration — la « table de Cana » — où les quelque 200 personnes envoyées par les services sociaux peuvent trouver un travail épisodique, valorisant et rémunéré à 10 % au-dessus du SMIC.

— Pedro Meca, prêtre dominicain d'origine espagnole, a d'abord été barman. Maintenant, éducateur de rue, il est présent au cœur de la nuit parisienne pour les désespérés d'un soir, pour les paumés de la vie, pour les drogués, pour les chômeurs. (« La vie la nuit » par Blandine Dinechin et Pedro Meca, Ed. du Cerf).

— Pierre Géry, prêtre de la Mission de France, fut responsable, à la CIMADE, du Service Etrangers (immigrés et réfugiés). Aujourd'hui, il assure plusieurs prestations dans les mêmes réseaux sociaux : il anime un relais d'accueil à Chaillot... Il est présent aux entraides en proximité des paroisses d'Auteuil... Il accompagne des équipes de chrétiens, fondées par la Mission Ouvrière. Ces groupes, appelés « communautés Antoine Chevrler », sont composés de gardiens d'immeubles ou de gens de maison du 16^e.

Dans cette équipe, chacun apporte sa propre expérience. Ensemble, ils s'efforcent de discerner les mécanismes et d'analyser les causes qui engendrent la précarité. Au delà du manque, ils essaient de découvrir des ressorts de dynamisme. Ils mesurent à quel point ce phénomène de société est à la fois, pour les institutions sociales et ecclésiales, une pierre d'achoppement et une provocation à la créativité. Ils expérimentent le lien ontologique qui existe, malgré leur différence, entre pauvreté du monde et pauvreté évangélique. Avec d'autres, ils se soucient de favoriser la naissance de communautés catéchuménales capables d'accueillir les victimes du progrès.

Contemplative au cœur de la ville

Lors d'une séance de catéchisme sur l'avenir, Marguerite PORTAL, âgée de 13 ans, a l'intuition soudaine, analogue à un coup de foudre, qu'un jour elle entrera au Carmel. Ce désir de jeunesse n'est pas influencé par son milieu familial : la religion est bien le moindre souci de ses huit frères et sœurs et de son père, ouvrier métallurgiste dans une petite fonderie, implantée sur le plateau de l'Aubrac (Lozère) par les maîtres de forges du XIX^e siècle.

Ce rêve fou d'adolescente se réalise en 1963, année de son noviciat, au Carmel de Mende. Auparavant, munie d'un brevet élémentaire, elle a été jardinière d'enfants dans une école maternelle, tout en faisant partie d'une équipe de JOCF.

Dans sa vie de cloîtrée, partagée entre des longs temps de prière et une activité manuelle (reliure), elle est en communion spirituelle avec son milieu d'origine, le monde ouvrier qui, dans son ensemble, n'a pas encore reçu les richesses de l'Évangile.

Quinze ans plus tard, elle choisit de « continuer à vivre sa vie de consacrée, en plein vent, sans barrières, sans filets », pour retrouver la foule des petits et des pauvres. Dans sa cité H.L.M., bien connue des Grenoblois pour sa mauvaise réputation, elle a été aide ménagère auprès de personnes âgées. Maintenant, elle assure une permanence au sein d'une équipe de prévention au suicide où, chaque

jour, elle accueille une vingtaine de personnes « avec leur poids de détresse, leurs coups de cafard, leur mal-vivre ». D'autre part, après avoir participé à une aumônerie d'étudiants, elle est chargée, par le diocèse, de créer et d'animer « un lieu d'échanges largement ouvert où les jeunes de trois lycées techniques (4 000 élèves) peuvent rencontrer des adultes ».

Au cours de cette aventure, elle fait la connaissance d'une équipe de la Mission de France, à laquelle elle va s'intégrer. Avec des prêtres comme Jean, ouvrier dans le bâtiment, Philippe, chercheur en biologie, avec des laïques et mères de famille comme Chantai, médecin, et Bénédicte, sociologue, et bien d'autres aussi, elle réfléchit sur son enracinement professionnel, ecclésial et sa quête de Dieu. Pour Marguerite, « il n'y a pas de rupture entre le Carmel et ses engagements d'aujourd'hui, mais seulement des départs de campement en campement ».

Jeune fille, elle apprenait à des bambins à faire leurs premiers pas dans la société, dernièrement elle a accompagné ceux et celles qui abordent l'automne de leur vie. Hier, elle avait choisi une « clôture » qui ouvre à la fraternité universelle, aujourd'hui, elle porte le poids de « l'enfermement » de jeunes dont l'avenir est brisé par l'échec scolaire, d'adultes relégués dans la solitude de la ville et recroquevillés par les crises dépressives.

« La prière est, dit-elle, le lieu où ma vie s'unifie et trouve sens. Prière de pauvre, comme « une cruche à la fontaine », selon l'expression de Marie NOEL dans « les chants de la Merci » (1).

(1) Oeuvre poétique de Marie NOEL, chants de la Merci. III. Prière, Editions Stock.

Bâtiments et Travaux Publics

« Depuis qu'ils ont la rage de construire, les hommes ont dressé des sépulcres, des tombeaux, des pyramides pour leurs morts ; ils ont édifié des temples, des cathédrales pour célébrer un culte ; ils ont bâti, en pierre, les arcs de la victoire, les châteaux des monarques, les maisons du peuple. Ils ont conjugué le métal au ciment pour fêter les sciences, les arts et le commerce » (1).

Notre époque est celle des nouvelles énergies, des bureaux et des communications rapides. On peut être fier de ces prouesses techniques et ignorer les coulisses de l'exploit. On méconnaît le poids de souffrance, de peine et de sang que ces grands travaux exigent. Une fois l'ouvrage mis au service du public, on oublie ces « maçons de l'impossible ».

En 1972, une vingtaine d'hommes, prêtres du Prado et de la M.D.F., vont vivre avec ce peuple des travailleurs venus d'ailleurs, sans domicile fixe, ballottés à travers le monde. **« Dans la mouvance des grands chantiers, avec les hommes déracinés, exilés, nous avons la chance de ne pas pouvoir nous installer et c'est, semble-t-il, une condition de la foi ».**

Au cours de leur histoire, ils ont travaillé sur les aéroports de Roissy, dans les métros de Marseille et du Caire, dans les complexes industriels de Fos, au Ma-

(1) Séquence finale du téléfilm « les maçons de l'impossible » (TF1).

roc et aux confins du Sahara en Algérie. En région parisienne, ils ont participé à l'édification des villes nouvelles, des tours de la Défense et du Ministère des Finances (Bercy). Pendant plusieurs années, ils ont sillonné l'espace nucléaire français. L'un d'entre eux, après une période de chômage, est devenu un « balayeur d'atomes » dans une entreprise de nettoyage qui intervient à l'arrêt d'un réacteur.

Aujourd'hui, ils sont sur les chantiers d'autoroutes, à l'Eurotunnel... Certains, comme tous les travailleurs du Bâtiment, doivent s'expatrier.

En Arabie Saoudite, Paul aménage des hôpitaux au cœur du désert. A la suite d'un licenciement, Jean-Pierre participe à la construction d'une piste d'atterrissage en Terre Adélie. Cette année, sur le chemin du retour, il fait halte en Chine et trouve du travail dans une entreprise française qui construit un complexe hôtelier.

Ces prêtres qui ont choisi cette profession au nom de l'Evangile, font l'expérience du désert, de l'exil, d'une Eglise sans frontière.

Le désert est un lieu de marche, de déplacements, le lieu privilégié des nomades. Il faut sans arrêt y poursuivre son chemin, sans repère, sans route balisée. Ici, peu de traces de passage des hommes : quelques pierres pour le feu ou le bivouac. Très vite, la tempête de sable aura englouti ces frêles indices. Tout ce que l'on bâtit, avec peine, sur un chantier est marqué de la précarité et de l'éphémère. Le désert est aussi l'endroit des mirages : remparts d'une ville où l'on serait enfin protégé de la bourrasque, oasis où savourer la fraîcheur d'une amitié...

Aujourd'hui, les déserts des hommes ne sont pas seulement géographiques. Ils sont au cœur de nos foules urbaines, dans le creuset de la souffrance, dans la nuit du doute.

Forcer le destin

Si vous sonnez au 17^e étage d'une tour de ce secteur industriel de l'Ouest parisien, nouvellement urbanisé, Gilou Ruffenach, retraité bien conservé malgré une insuffisance respiratoire et les contraintes d'une oxygénisation assistée, vous fera pénétrer dans un appartement qui domine les boucles de la Seine et dans les méandres d'une vie pleine de péripéties.

Prêtre de la Mission de France, ce « pur parisien » aux sangs mêlés de l'Alsace et de la région stéphanoise garde le sourire, malgré les limites de son périmètre de marche dans son F3. Un humour naturel, à l'affût de la dernière histoire, lui permet de ne pas se prendre au sérieux et de forcer le destin. Je trouve, chez cet ami, la fécondation réciproque de deux figures de notre histoire populaire : le poulbot, type de gamin de Paris, et le gavroche des barricades qui joue à cache-cache avec la mort et chante la liberté. Comme ces deux personnages, Gilou, frondeur et généreux, facétieux et efficace, a conjuré le sort à plusieurs reprises et transformé des situations apparemment bouchées en projets d'avenir :

Au séminaire de Lisieux, on lui conseille de consulter un psychologue. De patient, il devient praticien et fait plusieurs stages comme chef de pavillon dans une maison de rééducation.

Ordonné prêtre en 1951, il inaugure une nouvelle implantation à Gennevilliers. D'abord seul de la Mission de France, Gilou devient responsable d'une équipe de 10 prêtres, dont 4 assurent le service de l'église. Les autres se parta-

gent une présence à la population maghrébine, réalisent une enquête sociologique ou participent au développement de zones urbaines.

En 1958, Gilou est rappelé en Algérie comme officier d'infanterie. Ayant sous ses ordres 150 hommes, il doit maîtriser les exactions tolérées par le pouvoir militaire. A la fin de cette année peu glorieuse, il est poursuivi par le Ministère de la guerre pour avoir dénoncé les tortures, dans une plaquette éditée par Témoignage Chrétien. Obligé de s'expatrier en Argentine, il y vit, jusqu'en 1960, avec le seul prêtre ouvrier argentin à Buenos-Aires.

En 1961, les évêques des diocèses parisiens lui confient la responsabilité d'aumônier des ingénieurs chrétiens. Tâche qui lui permet de mettre en œuvre un rêve de jeunesse hérité de son père, militant du Sillon, instaurant dans son imprimerie de nouveaux rapports sociaux avec ses employés.

Chauffeur de poids lourds pendant 3 ans, il connaît le chômage et pointe à l'A.N.P.E. Devant le peu d'efficacité de ce service, avec son franc parler, il lance à la cantonade : « Du travail comme cela, je sais le faire ». On le prend au mot et, par concours successifs, il deviendra chef d'agence à Colombes, auprès de Genevilliers en 1977. Tout en étant engagé syndicalement, il organisera le travail de 23 employés.

1982 est une année déterminante : Gilou doit abandonner tout travail pour soigner ses poumons. Commencent alors la réduction des activités, les séjours fréquents dans les services hospitaliers, les séances répétées de kiné, l'oxygénothérapie à domicile...

Sa force de caractère, sa jovialité, les multiples visites de ses amis, n'éliminent pas ses handicaps, mais lui permettent de vivre avec. Il reçoit le sacrement des malades comme une fête partagée. Il prie avec les événements du quartier, de la Mission, de la télévision. Mais, surtout, il accompagne des équipes de jeunes en formation. Voilà les raisons de vivre, pour ce mordu de la pêche à la ligne « qui ne pliera les gaules que pour la pêche éternelle ».

Chrétienne dans la laïcité

En avril 1974, Danièle Courtois, jeune professeur de mathématiques en Picardie, participe pour la première fois à une rencontre régionale de la Mission de France. Elle a pris cette initiative sur les conseils de Régis, un ami, étudiant jésuite, qui, lui aussi, enseigne dans l'Education Nationale.

Danièle ne cherche pas un lieu d'Eglise car elle n'en manque pas, depuis des paroisses très ouvertes jusqu'aux équipes enseignantes. Elle a même vécu, onze années durant, la forme de vie des Auxiliaires de l'Apostolat. Elle découvre, dans la Mission de France, un espace de liberté original pour réfléchir sa foi de chrétienne, insérée dans « l'humanisme athée » de sa famille et de sa profession. Très vite, elle s'y épanouit. En 1977, les équipes de la région Nord l'élisent pour être leur animatrice.

Née en mars 1942, Danièle est baptisée pour éviter les difficultés, mais non catéchisée. Son père, employé dans une usine d'aviation, est militant communiste. Conseiller municipal, il fait les marchés, le dimanche, pour vendre l'Huma. Sa mère, institutrice laïque, fervente disciple de Jules Ferry, engage sa vie sous la trilogie Raison-Sciences-Progrès, pièce maîtresse de la promotion et du bonheur de l'humanité. Elle signerait volontiers l'adage : « Ouvrir une école, c'est fermer une prison ». Ce courant de pensée marque mentalités et comportements humains par une morale, laïque et républicaine, aussi exigeante que la morale des « curés ».

Dans ce climat familial, Danièle prend conscience que l'école est le berceau de la démocratie et que l'action prévaut sur le discours.

Ses années de lycée sont les plus belles de sa vie : « C'est là que naît ma vocation d'enseignante. C'est là que j'exerce mes premiers engagements. C'est là surtout que, grâce à des aumôniers, je découvre Jésus-Christ, Fils de Dieu... L'humanité de Jésus m'était, auparavant, familière. Par Lui, j'accède au mystère de Dieu ». Convertie, en quelque sorte, à l'âge de 13 ans, elle poursuit ses études supérieures à Lille, en liant étroitement sa soif d'absolu à son action syndicale. Elle s'initie à la théologie et, à travers la logique des math, elle savoure « de manière à longueur de journée l'infiniment petit et l'infiniment grand ».

Dans le même temps, Danièle doit porter le poids de souffrances familiales : la mort de ses deux frères, l'un tué dans un accident de la circulation, l'autre devenu marginal.

Le 30 juillet 1983, au cours d'un Forum sur la Mission qui rassemble 200 personnes, Jean Rémond, évêque auxiliaire, confie officiellement à Danièle un ministère au service de l'Évangile. « Tu auras, lui dit-il, le souci de l'animation et de la communication entre les équipes, et de la réflexion collective ». Ce service suppose la participation à une vie d'équipe. C'est pourquoi, à plusieurs reprises, Danièle demande une mutation de poste à l'Éducation Nationale, afin d'être à proximité d'une équipe. C'est ainsi qu'en des lieux et sous des formes diverses, elle accomplit sa mission.

Jean Debruyne, poète

Impossible de présenter ici sa production littéraire : poèmes, chants, jeux scéniques, une vingtaine d'ouvrages sur les grands moments de la vie, ou s'inspirant des scènes évangéliques. Faisons plutôt connaissance avec l'homme.

Cet homme affable et discret, né en 1925 à Lille, fuit le pays plat du Nord, en 1940. Il se réfugie avec sa famille dans le Sud-Ouest. Ainsi passe-t-il de la bière au vin, de la cuisine au beurre à la cuisine à l'huile, de la chrétienté riche en religion à des églises vides, même aux grandes fêtes liturgiques. L'Exode devient, pour lui, non seulement un événement capital, mais une des lignes de force qui va marquer son itinéraire et ses œuvres. Son entrée au séminaire de la M.D.F., à Lisieux, s'inscrit dans cette migration géographique, culturelle et spirituelle.¹

Jean est un homme tourné vers l'avenir. Il ne conserve pas ses textes. Comme une bouteille jetée à la mer, publiés, ils ne lui appartiennent plus. « Je suis, dit-il, toujours intéressé par ce qui n'existe pas encore ». Sa sensibilité à ce qui est en train de germer, son refus du conformisme et de la langue de bois,

Vient de paraître : Jean DEBRUYNE, l'évangile du poète — Editions du Centurion — 99 F.

son courage pour explorer des chemins nouveaux le situent de plain-pied avec un public de jeunes. Une grande part de son temps est ainsi consacrée aux aumôneries des Scouts et Guides de France et aux innovations du Service-Jeunes de la Mission de France.

La matière première sur laquelle Jean exerce son métier, c'est les mots. Croire que ce poète fait des « jeux de mots » est une erreur. Il les triture, les décortique, leur fait subir toutes sortes de traitements, un peu à la manière de Prévert, qu'il a bien connu. Une heure durant, quelquefois, il cherche le mot qui sonne juste. Ce poète est comme l'enfant qui a ramassé sur le chemin un caillou sans forme et, l'ayant fait éclater, admire avec émerveillement les cristaux qui tapissent l'intérieur. Avec les mots de la rue, ceux de nos métiers, de nos passions, Jean compose les chants de nos célébrations.

A cause sans doute de l'Exode, de la quête d'un ailleurs, d'une marche à l'étoile, Jean vit plus sa foi sur le registre de la promesse que celui des certitudes. « Je rencontre Dieu, dit-il, plus dans son absence que dans sa présence ». Jésus est mort le vendredi, ressuscité le dimanche et absent le samedi. Nous sommes toujours le samedi. Cette absence ne se confond pas avec le néant, car l'Esprit est présent au cœur de notre monde, dans les jardins les plus secrets des hommes. Cette absence n'est pas non plus l'oubli car nous vivons de la parole des témoins de la Résurrection. Et ce n'est pas rien ! La nature a peut-être horreur du vide, mais le croyant, le missionnaire ou le mystique, trouvent Dieu dans la nuit de la foi. Jean aime bien des philosophes juifs tels que Lévinas ou Blanchot. Il se retrouve aussi dans les propos de Marguerite Duras, pour qui l'Arche de la Défense est la plus belle des cathédrales, car il y a assez de vide pour que Dieu y prenne toute sa place.

Une autre génération

Son grand-père a connu l'Europe ensanglantée par le nazisme, son père, la fin du colonialisme et la révolution silencieuse de l'agriculture française. A quelle génération Jean-Paul Havard appartient-il ?

Il ne peut être « l'enfant de Karl Marx et du Coca-Cola », selon une expression du cinéaste Godard : en mai 68, il a seulement 9 ans. Par contre, à 20 ans, il inaugure l'alternance politique et, à 30, le bouleversements de l'Europe Centrale.

Pour ce rural d'Ille-et-Vilaine, l'Europe est déjà sa patrie. Fils d'un salarié d'une C.U.M.A. (Coopérative d'Utilisation de Matériel Agricole), il a horreur de tout ce qui ressemble à un « enclos ». Pendant ses études, il préfère la vie d'un Foyer de jeunes à l'internat d'une institution.

Son projet d'objecteur de conscience n'ayant pu aboutir, il participe, pendant son service national, en Alsace, à un Comité d'Amis d'Emmaüs. Armé d'un brevet de technicien supérieur en agriculture, il fait un stage au Luxembourg et s'ex-patrie, une année, en Finlande comme vacher et bûcheron. Seul Français dans un village protestant, il vit sa foi dans le partage œcuménique et la différence culturelle.

L'hypothèse d'être prêtre, présente dans cet itinéraire, s'affirme quand, en 1981, il suit un « Parcours de Croyants » : là, il rencontre des jeunes en formation à la Mission de France. Il émaille des années de préparation au ministère par des périodes d'activité professionnelle, comme vacher dans une grande exploitation de Seine-et-Marne ou comme moniteur d'une Maison Familiale dans l'Yonne. Faisant partie de l'équipe apostolique de ce secteur (Cerisiers), il est très marqué par les populations de la forêt d'Othe, qui travaillent avec peine une nature rebelle. Cette pauvreté économique s'accompagne d'une pauvreté culturelle, qui pèse sur ce milieu comme une chape de plomb. Avec admiration, il mesure la patience et la ténacité des quelques chrétiens qui croient, envers et contre tout, à l'avenir du pays.

Jean-Paul s'adapte facilement. Depuis 3 ans, il habite, avec son équipe de formation, la cité ouvrière de Gennevilliers. Comme le paysan qui découvre toujours du nouveau dans son champ, Jean-Paul sillonne, à pied, ces quartiers urbains qui vivent au rythme du monde. C'est là qu'avec deux autres jeunes, il sera bientôt ordonné diacre, le 24 juin.

Après les taillis de la forêt d'Othe, il participera, l'an prochain, avec d'autres, au lancement d'une nouvelle équipe dans un secteur viticole, près de Libourne. Pour lui, quel que soit le lieu, « l'essentiel est la rencontre des hommes accrochés à une terre et tissant une histoire ». Une telle Mission exige de vivre au quotidien et de prendre le temps de durer.

"Pingouin" et moine

Depuis 11 ans, Jean Volot, 69 ans, prêtre de la Mission de France, vit avec les moines bénédictins de la Pierre-Qui-Vire. Il participe à leur prière, à leurs délibérations, à leurs travaux. Ingénieur des Arts et Métiers, puis ordonné prêtre, en 1955, il a été l'un des premiers envoyés en Mission de la mer, ce qui l'a conduit, plus de 15 fois, autour du monde. Il en parlerait longtemps, si l'on pouvait !...

J. V. : En 1950, j'ai pris la mer, à Douarnenez, avec l'aide du Père Lebret. J'étais alors laïc mais je m'orientais vers le séminaire, après avoir hésité entre la Légion et les Pères blancs ! J'ai fait mon séminaire d'une façon inhabituelle : tantôt au séminaire, tantôt en mer pour gagner de quoi payer mes études. Une fois prêtre, j'ai été nommé à la Mission de la Mer, qui n'était pas visée par les décisions romaines concernant les prêtres-ouvriers.

P.T. : Tu as passé dix ans sur les bateaux et vingt ans dans les glaces. Te voilà mainte-

nant entre les quatre murs d'un monastère. Etonnant, non ?

J. V. : Pas si étonnant que ça ! Pour moi, un prêtre ouvrier, où qu'il soit, c'est un priant. Quelqu'un qui a les problèmes du monde aux tripes et qui les porte devant Dieu. Ici, je ne suis pas dépaysé : le monde est présent dans la prière de la communauté. De plus, ici comme sur les mers ou les déserts de glace, je fais l'expérience du silence. Enfin, un monastère c'est une communauté d'hommes qui n'offre pas tellement de différence, du point de vue hu-

main, avec les groupes de 30 à 40 hommes sur un bateau ou dans un hivernage !... La vie d'un quartier urbain, je ne sais pas ce que c'est. Mais la vie avec d'autres, proches, à longueur de jour et de nuit, sur des espaces restreints, dans des conditions difficiles, je connais !

P.T. : Tu es prêtre de la M.D.F. et c'est en accord avec elle que tu vis la vie des moines. Qu'est-ce que tu y fais, précisément ?

J.V. : Tous les moines, ici, travaillent. Moi aussi. Je fais ce qu'il y a à faire dans une grande maisonnée. Souvent, le taxi, parce que le monastère est loin de la gare. Je suis un manoeuvre polyvalent ! Je rends des petits services à la bibliothèque. J'accueille des groupes. J'assure des retraites à des groupes qui viennent ici. Ou bien le monastère m'envoie à l'extérieur, comme l'an dernier à Madagascar, où j'ai témoigné dans les huit monastères du pays !

P.T. : J'imagine que tu gardes des liens avec les gens de la mer.

J.V. : Bien sûr ! Une « association des pingouins (c'est-à-dire des anciens des Terres Australes et de l'Antarctique), des marins et alliés » a même été fondée. Certains viennent volontiers ici. Il y a eu récemment une réunion : ils étaient 120 ! Mais je ne m'en occupe plus : ils ont pris leurs responsabilités.

P.T. : Quel est ton horizon, dans ce que tu fais ?

J.V. : La solidarité ! C'est par là qu'il faut faire signe : tout ce qui se réalise pour le développement, pour les droits de l'homme, l'action non-violente, l'œcuménisme, le respect de la création... C'est passionnant ! Je m'y engage. Je vieillis avec des jeunes qui sont sensibles à tout ça. Il y a, dans la communauté, un groupe A.C.A.T. et un groupe jeunes. Nous sommes invités. J'y vais volontiers.

Propos recueillis par Pierre Toulat.

Du Quercy au Sahel

Michel Grolleaud, 57 ans, prêtre de la MDF depuis mai 1964, s'est orienté, dès le séminaire, vers le monde rural. Son service militaire à Madagascar l'a sensibilisé aux problèmes du Tiers Monde. Après avoir obtenu le diplôme d'Etat de technicien agricole, il fait partie, à Moissac, dans les années 60, de l'équipe pastorale rurale. Son travail professionnel d'alors : l'arboriculture fruitière dans le Quercy. Aujourd'hui, en lien notamment avec la F.A.O., il participe à la formation de paysans africains. Il est membre de l'équipe « dimension internationale » de la M.D.F. Il est correspondant, en France, d'Adolfo Perez Esquivel, prix Nobel de la Paix.

P.T. : Depuis cinq ans, tu es allé plusieurs fois en Afrique, pour des enquêtes sur le stockage des céréales. Comment cela est-il arrivé ?

M.G. : C'est une longue histoire, comme tu peux t'en douter. Il y a mes origines rurales, ma formation agricole et ma sensibilisation au Tiers Monde. Mais la période-clé, c'est 1968. J'ai vécu les événements de mai 1968 avec les jeunes. J'étais alors aumônier de zone du MRJC. Les questions soulevées par 68 m'ont incité à approfondir mes bases théologiques. J'ai repris des étu-

des : l'année de formation à Fontenay. Puis un projet de thèse à l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, à Paris... Pour payer ces études, j'ai cherché du travail. J'en ai trouvé, à mi-temps, dans une société d'ingénierie, ayant un département d'industrie alimentaire.

P.T. : C'est par là que tu as été mis en contact avec l'Afrique...

M.G. : Oui. J'ai été chargé d'étudier un projet de stockage et de transport des céréales au Soudan, qui avait été commandé

à cette société. Par la suite, j'ai été sollicité pour d'autres projets, mais toujours dans la même perspective.

P.T. : C'est-à-dire ?

M.G. : Mettre en œuvre une aide au développement adaptée aux populations, avec le souci de reconnaître les ressources des sociétés paysannes africaines. A l'occasion d'une enquête sur le stockage des céréales dans le Sahel, j'ai découvert, en sillonnant les villages de huit pays de l'Afrique de l'Ouest, comment les sociétés paysannes font face à leurs besoins alimentaires et à la nécessité de protéger leurs récoltes.

Quand les gens expliquent la construction et la forme de leurs greniers, ils disent beaucoup de choses sur leur manière de vivre en société ! On voit mieux alors comment brancher une formation sur leurs connaissances et leurs capacités.

P.T. : Tu es donc plus centré, maintenant, sur la formation, à partir des problèmes concrets des paysans africains. Dans ce travail, quelles sont tes raisons d'agir ?

M.G. : Je suis sensible à l'importance du quotidien. Pour la moitié du monde, le quotidien, c'est le besoin de s'alimenter, qui n'est pas satisfait - c'est le moins qu'on puisse dire.

Sensible aussi au sort réservé aux paysans, souvent considérés comme citoyens de seconde zone, négligés, voire méprisés. J'ai pu voir, au contact des gens, dans les villages africains, leur soif de dignité, leur désir d'une vie décente, notamment pour leurs enfants.

Je vis cela en lien avec les efforts des militants, des missionnaires qui sont au service de ces villages. Nombre de ruraux africains — hommes et femmes — trouvent dans l'Eglise un espace de liberté et un lieu d'existence digne et respectée. J'apporte ma pierre à cette construction, dans ce monde de pauvres, nombreux et méconnus, que sont les paysans.

Propos recueillis par Pierre Toulat.

Prêtre ouvrier à Eurotunnel

Jean-Michel VERSTRAETE, 43 ans, prêtre de la Mission de France, après un stage de formation de pelleteur à Egletons, a travaillé à la construction de différentes installations sportives en Savoie et sur la Côte d'Azur, il est embauché maintenant sur le chantier de l'Eurotunnel.

P.T. : Quelle impression cela te fait-il d'être sur le plus grand chantier du siècle ?

J.-M. V. : Parfois, je pense aux transformations provoquées par le tunnel sous la Manche. Les britanniques vont peut-être se sentir plus proches de l'Europe. Les gens de Calais, Lille et Dunkerque seront appelés à dépasser leurs rivalités. La vie économique de la région va changer. Le paysage de la Côte d'Opale lui-même, sur plus de 800 hectares, sera modifié... Il m'arrive de réfléchir à ce travail gigantesque, qui mobilise la science, les techniques, mais aussi le savoir-faire et la sueur de milliers de travailleurs dont personne ne se souviendra, une fois le tunnel achevé !...

P.T. : Et toi, que ressens-tu ?

J.-M. V. : J'ai le sentiment d'être présent sur ce chantier, parmi les travailleurs, et de participer, pour ma modeste part, à cette réalisation. J'éprouve un sentiment de fierté de contribuer à transformer un monde, avec l'espoir de liens plus solides entre les peuples. Mais aussi un sentiment d'humilité, face aux contraintes du quotidien : fatigue des heures qui n'en finissent plus, abrutissement par le bruit des engins, travail dans la poussière ou dans la boue. Et puis, il y a les soucis des copains. Quand ils parlent de leurs salaires, ce n'est pas la joie !

P.T. : Les travailleurs sont-ils de la région ?

J.-M. V. : Ceux que je rencontre quotidiennement sont plutôt des ruraux de la région. Des jeunes qui atterrissent sur le chantier, dans l'attente d'un autre boulot. L'un, sorti de l'école hôtelière, conduit un tractobenne, un autre attend ses 21 ans pour conduire un poids lourd. Entre la crainte et l'espoir, ouvriers, paysans ou même pêcheurs ressentent bien que ce chantier est en train de bouleverser leur avenir.

P.T. : Tu n'es pas venu sur ce chantier par hasard : qu'est-ce qui t'as orienté ?

J.-M. V. : J'aurais pu aller ailleurs, c'est vrai. Mais, étant originaire du Nord, je suis intéressé par ce qui s'y passe et par ce que veut y faire l'Eglise. C'est l'évêque d'Arras qui a demandé la présence d'un prêtre comme travailleur sur le chantier. J'ai répondu à cet appel. Il y a tout un effort d'ensemble, avec les autres prêtres ouvriers de la région mais aussi avec les membres du C.M.R. (Chrétiens dans le Monde Rural) et de la

mission ouvrière, avec les prêtres en responsabilité dans le coin. J'y participe. J'habite un hameau et je loge chez des cultivateurs. Je suis au courant des problèmes quotidiens du village. Ce que l'on cherche ? Modestement, faire signe : l'Evangile est proposé à tous les hommes, peu en paroles, surtout par des actes. Dans un milieu comme celui des travaux publics, où il y a de grandes gueules, malheur à celui qui dit et ne fait pas !

P.T. : Tu es un témoin, prêtre ouvrier avec des travailleurs.

J.-M. V. : Un témoin, oui, qui a le souci d'être reconnu comme un bon professionnel. Un témoin envoyé par l'Eglise, avec d'autres. Je me sens comme un veilleur de la mémoire vivante de Jésus-Christ. Je veux célébrer l'amour gratuit de Dieu pour tous les hommes. J'expérimente que la Parole de Dieu peut être aventurée sur des chemins nouveaux.

Propos recueillis par Pierre Toulat.

Avec une communauté "Emmaüs"

Ambroise BOUCHERIE a été prêtre marin. Il a navigué sur des bateaux de la marine marchande de 1950 à 1960. Puis il a été manutentionnaire sur les quais de Lavera, à Port de Bouc, de 1960 à 1967 ; enfin, ouvrier en métallurgie et réparation navale, à Marseille, de 1967 à 1978. Depuis 1981, il participe à la vie et aux activités d'une communauté Emmaüs, à Marseille.

Pourquoi suis-je à Emmaüs ?... Mis en préretraite à 55 ans, en 1978, je voulais retrouver un lieu d'insertion sociale, dans la continuité de ce que j'avais vécu dans le passé. J'y travaille à mi-temps dans un atelier de réparation.

Dans cette communauté, vivent 40 à 50 personnes. Leur métier ? « Récupérateur ». Ces hommes d'âges divers ont « échoué » là, un jour. Certains y restent quelques semaines, d'autres y resteront jusqu'à la fin de leur vie. 95 % ne se réinséreront pas dans la société.

Renvoyé à l'Evangile

Depuis que je vis avec les « communautaires », je me rends compte qu'ils me renvoient à l'Evangile.

Avec le temps, l'amitié qui s'établit, une meilleure connaissance de leur situation, je me pose une question comme on dit « incontournable » : « Où en suis-je moi-même de la prise en compte de ce monde d'exclus, de marginaux ? Et l'Eglise à laquelle j'appartiens, où en est-elle ?... On emploie les mots « partage », « solidarité »... quel en est le contenu ? A quel engagement cela conduit-il ?... ».

Même limité, le partage de vie m'amène à changer de regard : au lieu d'être toujours celui qui sait et veut donner, devenir celui qui écoute et accepte de changer. Un tel comportement crée de la « nouveauté » ! Une communication devient possible et quelque chose de l'Evangile peut passer...

Des signes à donner

En ce moment, on parle beaucoup des exclus et de la précarité. Les médias participent à des campagnes de solidarité et des vedettes prêtent leur concours. Mais, en fait, sur le terrain, c'est le rejet, l'exclusion. On redoute le voisinage de « ces gens-là ». A Marseille, nous en avons fait récemment l'expérience, à l'occasion d'une construction pour une nouvelle communauté Emmaüs.

Je crois à l'importance de la parole pour la communication de l'Évangile, je crois autant à celle des signes. C'est ce qui rend la parole crédible. Les moyens d'information — télévision, vidéo — soulignent cette importance du VISUEL. Pour tout le monde, mais plus encore pour des gens dont le vocabulaire est limité, les « gestes » font partie du langage. Ils s'inscrivent dans la vie quotidienne.

Pour le service des communautés, Emmaüs a des structures de fonctionnement et d'animation. J'y participe, au plan national. Plus largement, les Congrès d'Emmaüs

international permettent à des gens des cinq continents de se rendre compte, ensemble, des causes de l'exclusion, des évolutions possibles et des responsabilités. Et de le faire savoir... !

Le sens d'une présence

Huit ans de présence à Emmaüs font surgir plus de questions que de réponses : « Pourquoi sont-ils là ? Quels enchaînements dans leur vie les ont amenés à cette situation ?... ». Difficile, car ils parlent peu de leur passé.

J'essaie de ne pas m'habituer. Je cherche des repères. Pour me dire à moi-même le sens de ma présence. Des gens qui ont vécu des situations difficiles m'éclairent et continuent à me questionner.

Le Père Duval, évoquant sa vie et sa chute (il devint alcoolique) puis sa libération, écrivait : « Que comprenez-vous à Dieu, vous, les bien-portants, puisque Dieu ne vous a sauvés de rien ? ».

Ambroise Boucherie.

Le mystère de l'Homme en psychiatrie

Un entretien avec Jacques Cordonnier, qui vient de prendre sa retraite après avoir exercé le métier d'infirmier psychiatrique, à Clermont-Ferrand, pendant 15 ans.

P.T. : Prêtre, tu es devenu infirmier à 50 ans. C'est un itinéraire inhabituel...

J.C. : En réalité, ça vient de loin. Je pense d'abord au contact avec les jeunes, quand j'étais à Alfortville. Jeunes travailleurs, à la JOC. Jeunes délinquants aussi. Cela m'a marqué.

Il y a aussi des influences plus lointaines : par exemple cette manière, pour l'un de mes professeurs de séminaire, d'approcher le « mystère de l'homme ».

P.T. : Plus immédiatement ?...

J.C. : Etant à la Mission de France, j'ai cherché une insertion sociale. J'ai commen-

cé par un travail à mi-temps comme laveur de wagons à Vitry. J'étais le seul Français avec plusieurs centaines d'Algériens. C'était une autre approche, concrète, des hommes.

P.T. : De là à l'hôpital psychiatrique, il y a tout un chemin !

J.C. : Bien sûr ! Je suis d'ailleurs passé par une autre étape. Nommé dans une équipe pastorale à Clermont-Ferrand, j'ai cherché un emploi en complément de ma tâche paroissiale et trouvé un travail de manutentionnaire. Mais, pour être franc, cela finissait par me peser et, à la fin, je n'y tenais plus. C'est alors qu'en réfléchissant

avec un autre prêtre de la MDF sur diverses éventualités, il m'a dit : « pourquoi pas infirmier ? ». Pourquoi pas, en effet ? J'avais pensé être médecin... J'ai alors suivi la formation d'infirmier psychiatrique et j'ai exercé le métier au CHRU de Clermont-Ferrand, où il y a 200 hospitalisés.

P.T. : Tu es à la retraite depuis quelques jours...

J.C. : Oui, je rêve encore aux malades que j'ai quittés et que j'ai essayé d'accompagner dans leur enfer. Ils se sentent tellement loin de nous. Ils nous identifient parfois à telle ou telle personne qui les inquiète, qui les persécute. Comment, alors, les rassurer ? Ce n'est pas rien de vivre avec eux, huit heures durant.

P.T. : Ce n'est pas facile de trouver son équilibre...

J.C. : Quand je sortais du service, j'éprouvais le besoin de solitude. Partir seul dans la nature, marcher, ramer sur le lac... Besoin de retrouver une vie normale, de rencontrer des amis... Besoin d'alternatives, de palliatifs pour ne pas partir soi-même à la dérive.

P.T. : Dans cette relation difficile avec ces malades, quelle était ta ligne de conduite ?

J.C. : Il y a de telles différences entre les personnes, les situations, que j'ai refusé tout dogmatisme ou moralisme. Si je peux résumer ma pensée en une formule, qui évoque bien ces choses, j'ai essayé de respecter « l'autre » dans le secret de sa vie et de sa personnalité. A la fois exigence professionnelle et appel évangélique... Approcher le mystère de l'homme, ça fait partie de la mission de l'Eglise.

Pierre Toulat.

« Avec le peuple Palestinien ! »

Claude Huret, prêtre-ouvrier, vient de passer plusieurs mois dans les Territoires occupés. Il a aidé à lancer un artisanat de jouets en bois, comme il l'avait fait au Havre, avec un jeune chômeur, quelque temps auparavant. Sur place, il a pu se rendre mieux compte de la situation des Palestiniens, mal connue en France.

« Dites-leur ce que vit notre peuple, dites-leur pourquoi l'Intifada ». Parce que je l'ai promis à mes collègues de travail palestiniens, je dois parler...

...Pour la mère de Khader, rencontrée après la messe de la petite communauté chrétienne : son fils aîné est en prison et son autre fils, Khader, 19 ans, a été tué il y a quelques mois. Il était en vélo. Quand il a vu arriver les militaires, il a pris peur et il a accéléré. Réfugié dans une maison, il s'est caché sous un lit. Les militaires l'y ont trouvé et l'on battu à coups de bâton, puis emmené au poste de police, où il a été bastonné à nouveau. Ils ont déposé son corps sur la plage, où il est resté plusieurs

heures. Des gens l'ont recueilli et conduit à un hôpital. On a refusé de le prendre, vu son état. Admis dans un autre, il y est mort. J'ai fait dire à la mère que je n'oublierais pas Khader !

...Pour ce prisonnier d'un camp voisin de notre maison, rattrapé alors qu'il cherchait à s'enfuir, puis massacré sous nos yeux impuissant !

...Pour ce jeune de 12 ans, dont le sang a coulé, dans un camp de réfugiés, à quelques centaines de mètres de l'atelier où je travaillais, et dont quelqu'un de la famille a dit, après l'inhumation : « Aujourd'hui, le sang a scellé pour toujours le mariage de notre famille avec la Palestine » !

Pour ces enfants nés dans les camps, sans autre horizon que les ruelles dégoulinantes, à la merci des peurs nocturnes lorsque les soldats viennent tambouriner à la porte de leur pauvre maison — ces enfants dont j'ai tant aimé le sourire ! Je pense à la famille du petit Mohamed, dont le frère aîné m'écrit : « Pourquoi empêcher les enfants de sourire ? Pourquoi n'ont-ils pas le droit, comme tous les enfants du monde, de jouer et de rire ? ».

...Pour ces adolescents rencontrés dans les ruelles de la vieille ville de Jérusalem, que des soldats à peine plus âgés maintenaient debout, dans des attentes interminables et humiliantes !

...Pour ces deux jeunes filles battues à coups de crosses par des soldats en furie !

...Pour les martyrs des camps, dont les noms sont dans les mémoires de toutes les familles et dont on vénère les photos ! Mais je veux parler aussi...

...Pour ces Israéliens qui luttent pour une solution de justice à l'égard des Palestiniens ou qui, militaires, souffrent de la répression qu'il leur est demandé d'exercer.

...Pour cette famille israélienne de B., qui nous a accueillis, moi et mon collègue

de travail palestinien, alors que celui-ci avait besoin d'aide pour trouver un avocat pour la défense de ses deux frères en prison !

...Pour ces jeunes Suisses du Comité International de la Croix-Rouge, dont le rôle est de s'interposer dans les affrontements, ou de rendre visite aux prisonniers, et qui ne peuvent rendre compte de tous les drames dont ils sont témoins sans risquer d'être expulsés et de compromettre le travail de leur organisation !

...Pour ces jeunes volontaires ou coopérants, donnant un ou deux ans de leur vie professionnelle au service du peuple palestinien !

...Pour ces observateurs militaires des Nations Unies, dont la mission est d'intervenir dans les conflits et de temporiser, sans autre moyen que leur force de persuasion !

...Pour les religieuses — les petites Sœurs de Jésus — qui, vivant dans les camps de réfugiés, sont témoins de la révolte et de la peine du peuple palestinien qu'elles portent devant Dieu. De ce peuple, digne et patient, qui garde encore l'espoir, auquel je prête ma voix aujourd'hui !

Claude Huret.

L'Algérie, ma terre d'élection

Mon premier contact avec l'Algérie date de 1937. J'avais 19 ans. Tout était nouveau pour moi : la clarté du ciel, la couleur des gens, le clivage entre les « Européens » et les Indigènes. Peu de points communs entre ce pays et ma Bretagne natale !... Au cours de ce séjour de trois ans, je découvris l'Evangile et j'entendis en moi l'appel du Christ.

J'ai fait partie de l'équipe de la MDF, à Souk-Ahras, dès sa fondation, en octobre 1950. Pendant 12 ans, j'ai été au port d'Alger, comme aumônier, puis, après l'indépendance, comme prêtre au travail. Enfin, jusqu'à la retraite, j'ai travaillé au Ministère algérien du Travail. Ainsi, la plus grande partie de mon existence s'est-elle déroulée dans ce pays.

Acteur et témoin

Les années de la guerre furent difficiles

mais denses. Ecartelés entre les deux communautés, vivant dans un climat de violence, parfois de haine, nous sommes restés solidaires des Algériens, de leurs aspirations et revendications. Plusieurs d'entre nous prirent alors de grands risques et — ce fut mon cas — connurent la prison. Mes « racines » dans ce pays viennent des liens tissés pendant cette période extraordinaire.

J'ai été à la fois acteur et témoin. A Souk-Ahras, j'ai découvert le monde des pauvres, leur dénuement, la richesse de leur cœur. J'ai été le témoin du courage de nos amis face à l'adversité, à la souffrance et à la mort. Beaucoup ont payé au prix fort la conquête de leur liberté. La guerre terminée, j'ai agi avec eux pour panser les plaies. Surtout, j'ai été associé, par eux, aux étapes de l'édification du pays. Ce fut, pour moi, une expérience de fraternité et d'enrichissement dans tous les domaines.

Témoignage réciproque

Au cours de cette longue histoire, vécue avec des Algériens musulmans, j'ai constaté en moi une lente évolution et comme une approche nouvelle de Dieu.

Mes amis étaient profondément croyants. Ils rencontraient Dieu par des voies différentes de la mienne. Cela m'a conduit à m'interroger sur la foi musulmane et sur sa signification dans le dessein de Dieu. En même temps, au contact de ces croyants, j'ai cherché le sens, pour moi et pour nous, de la « mission ».

Ce compagnonnage en terre d'Islam a créé, entre nous, des liens de confiance et d'amitié. Nous en sommes venus à parler librement, entre nous, de nos convictions et de nos raisons de vivre, de notre amour commun pour les plus démunis, de notre désir de justice et de vérité, mais aussi de nos manières différentes de prier, de servir Dieu et de vivre ses commandements.

Ce témoignage réciproque, nous l'avons vécu en fidélité à nos familles spirituelles, avec la conscience de nous situer aux frontières de nos communautés et, en même temps, avec la conviction de bâtir ainsi l'avenir.

Fidélité

Aujourd'hui, l'Algérie est à nouveau devant des choix qui vont déterminer son avenir. Quoi qu'il arrive, l'amitié partagée demeurera, d'autant qu'avec certains de mes amis, ces liens sont de quasi parenté. Ainsi, l'Algérie a été, dans ma vie, une terre de rencontre, celle de l'amitié, mais aussi celle d'une autre culture. Rencontre, enfin, d'une autre approche de Dieu, qui privilégie l'altérité et la sainteté divine, sans exclure pour autant sa proximité dans la vie et dans le cœur des croyants.

Dès lors, vivre l'Eglise et la mission, ce fut, pour moi, tenter de partager cette approche de Dieu qui nous est commune et d'épouser, autant que possible, la manière d'être de mes amis, ainsi que leur culture, dans la fidélité à l'Evangile.

C'est pourquoi l'Algérie demeure non seulement la terre d'élection où est née ma vocation mais, plus que jamais, le lieu de référence de mes attitudes et comportements depuis que, contraint par ma santé, je n'y réside plus.

Les hommes libres

« Le monde ne sera sauvé que par les hommes libres. Il faut faire un monde pour les hommes libres ».

Écrites en 1947, ces paroles de Georges BERNANOS avaient l'éclat singulier d'une supplique et d'une prophétie. Celle-ci s'accomplit, sous nos yeux, dans les pays de l'Est.

Nous avons peut-être oublié qu'aucun régime ne peut indéfiniment étouffer la liberté. Une fois de plus, il nous est donné d'apprendre que la résistance intérieure des hommes libres peut, seule, restaurer la dignité et la liberté d'un peuple. Personne ne peut le faire à leur place.

Sur cette conviction, s'appuie l'espérance que la répression sera vaincue là où elle sévit encore, comme en Afrique du Sud, en Palestine, et dans certains pays d'Amérique latine. La même espérance nous dit aussi que les graines semées place Tian-An-Men donneront véritablement, un jour, les Cent Fleurs de la Liberté.

Mais que serait notre espérance si elle ne nous engageait pas à « faire un monde pour les hommes libres » ?

Il faut se battre sur tous les fronts : les hommes ont besoin de pain mais ils ne vivent pas seulement de pain, les hommes veulent vivre dans la liberté mais il leur faut les moyens de vivre.

Au seuil des dix années qui nous séparent de l'An 2000, que chacun de nous soit solidaire de tous ceux qui, dans le monde, luttent pour le pain et la liberté !

Tels sont nos vœux pour la nouvelle année. (Janvier 80).

Brèches dans le mur

Avant-hier, la Pologne, hier la Hongrie, aujourd'hui la R.D.A. et le mur de Berlin... les ondes de la Pérestroïka atteignent peu à peu tous les pays de la périphérie. Non qu'elle soit la cause des remous qui secouent ces pays, mais elle a fait sauter l'une des digues qui contenaient les lames de fond brisées successivement depuis trente ans.

On s'étonne que tant de choses, de si grande portée, aient tenu et tiennent encore à la volonté d'un homme : Gorbatchev. Quel apparent paradoxe en régime de « démocratie populaire » !

Au-delà des résistances à vaincre et des méfiances à dissiper, à l'intérieur comme à l'extérieur, des problèmes cruciaux se posent :

- la réforme des appareils institutionnels, dont les agents trouvent leur raison d'être dans l'appareil même car c'est lui qui les fait vivre et leur confère pouvoir et prestige ;
- la confiance et le sens du bien commun à restaurer chez des citoyens qui ont appris à ruser avec des Etats discrédités par l'arbitraire et la corruption ;
- la liberté d'expression à assurer pour tous sans que les intérêts personnels et nationaux, si longtemps refoulés, fassent éclater la cohésion nécessaire à un effort concerté.

A toutes ces questions - et à d'autres encore - seuls les intéressés peuvent trouver les réponses respectueuses des personnes et de la solidarité.

Qui donc, ici, ne se réjouirait profondément de ces soulèvements de la liberté et qui ne rêverait d'en soutenir l'effort ? Et s'il est un domaine dans lequel les pays industrialisés d'Occident et le Japon pourraient effectivement apporter leur soutien, n'est-ce pas celui de l'économie ?

Malheureusement, le libéralisme dominant est peu préparé à l'éventualité d'une collaboration où chacun trouve son intérêt. Il a, d'ailleurs, fait la preuve de son incapacité à aider les pays du Tiers-Monde à sortir de la situation où la colonisation les a, pour une grande part, plongés.

Et puis, les millions de chômeurs et l'incroyable jungle des puissances financières lui confèrent-ils le droit de donner des leçons ? (Novembre 89).

L'Abbé Grégoire

Partisan de l'instruction pour tous, car elle est condition de liberté ;

Opposant de toujours à la peine de mort, dénonciateur des massacres de Septembre et de la Terreur ;

Défenseur, avec le protestant Rabaut Saint-Etienne, de la citoyenneté des Juifs ;

Combattant, aux côtés du libre penseur Condorcet, pour la libération des esclaves noirs ;

Défenseur de la liberté de l'Eglise et de tous les cultes ;

Pionnier de l'œcuménisme, dans son vœu d'unité des Eglises latines et grecques ;

Réformateur d'une liturgie qu'il voulait en français afin d'être comprise par le peuple...

La liste est longue des combats menés par l'Abbé Grégoire au nom de l'Evangile et de la liberté.

Certes, dans une époque complexe et déchirée de contradictions, on peut apprécier diversement tel ou tel de ses choix. Dans le souci de préserver la liberté de l'Eglise et de l'Etat, il prêta le serment civique. Certains le lui reprochent aujourd'hui encore. Tous, au moins, devraient s'accorder pour reconnaître la fidélité foncière de ce chrétien pour qui l'Evangile demandait qu'on s'engage, au risque de se salir les mains.

Trop de valeurs fortes de son engagement rejoignent notre propre démarche pour que nous ne disions pas, haut et clair, notre admiration reconnaissante pour ce prêtre : toujours, il refusa de choisir entre la fidélité au peuple et à l'Eglise, entre la foi et la liberté.

Aujourd'hui encore, nous pouvons apprendre de lui que les prêtres ne sont pas dispensés de prendre parti ou d'agir quand la justice est bafouée, la dignité de l'homme refusée, la liberté niée.

En participant à l'hommage qui lui est rendu, nous nous reconnaissons de la même lignée. (Décembre 89).

« Halte à l'immigration »

Le Premier Ministre, socialiste, de notre pays a récemment déclaré, en pesant ses mots, que la France ne peut plus être une terre d'immigration et qu'elle ne saurait accueillir toute la misère du monde... Soit !

Ceux dont l'existence est en péril pour des raisons politiques seraient encore accueillis - mais jusqu'à quand ? Ceux dont l'existence est en péril pour des raisons économiques seront refoulés. Nos ressources sont trop faibles pour nous permettre d'aller au-delà de ce que nous faisons !...

Il est vrai que l'immigration - surtout clandestine - n'est en rien une solution d'avenir. Elle provoque le déracinement des travailleurs et la dislocation de leurs liens affectifs et culturels. En outre, quand ces travailleurs sont clandestins, elle est l'occasion d'une exploitation éhontée. Et, surtout, l'immigration prive leurs pays d'une main-d'œuvre jeune, dynamique et souvent plus qualifiée que la moyenne.

Mais essayez d'en convaincre, par exemple, ce jeune Egyptien qui travaille « au noir » dans le bâtiment : en un jour de travail, ici, il gagne ce qu'un fonctionnaire de son pays gagne en un mois ! Il va falloir entourer la France, et pas seulement elle, d'un réseau protecteur de barbelés...

Soyons clairs : le seul moyen d'arrêter l'immigration, clandestine ou non, est d'en supprimer les causes. Cela demande à la France et à l'Europe de mettre toutes leurs forces pour imposer un ordre économique qui permette effectivement aux pays d'émigration de vivre et de se développer. Sans cette détermination politique - qui coûtera cher ! - la position de notre gouvernement ne sera que le reflet d'un égoïsme et d'une rare cécité politique : les nôtres. (Février 90).

Fin des dictatures ?

Peu à peu, semble se restreindre la part de notre terre encore soumise aux dictatures, qu'elles soient celles d'un homme ou d'un parti unique, ouvertes ou larvées.

Sans doute est-ce bien ainsi qu'on peut interpréter les événements qui mettent à bas l'ordre établi en URSS, en Europe Centrale et en Afrique, au Chili ou dans l'île d'Haïti.

Peut-être la dictature finira-t-elle par être marquée, dans la conscience des hommes, de l'opprobre qui frappe aujourd'hui l'esclavage.

Mais rien, hélas, n'est irréversible !

Pour inspirer confiance aux financiers et aux investisseurs, les démocraties occidentales ont largement soutenu les régimes forts et subventionné leurs maîtres.

Dans le même but, le F.M.I. administre ses potions magiques aux économies délabrées : remboursement des dettes, vérité des prix, suppression des subventions aux produits de première nécessité. Mais, dans le même temps, il est incapable de maintenir le cours des produits exportés. Ce sont les peuples qui font les frais de ce traitement et non ceux qui consacrent leurs « fortunes personnelles » à construire des palais ou des cathédrales.

Inutile de s'étonner, alors, si ces peuples vont dans la rue. Inutile de s'indigner s'ils versent dans l'extrémisme et le populisme.

Dans de telles conditions, les dictatures reviendront. Nous les dénoncerons et, pour garder nos sous et notre bonne conscience, nous accueillerons peut-être quelques réfugiés politiques. (Mars 90).

Nicaragua

Aujourd'hui, les Sandinistes ont perdu la partie. Beaucoup de prêtres et de religieuses de nos amis, engagés dans l'alphabétisation, la promotion sanitaire et sociale, partageront la déception d'une partie du peuple.

Le système économique et social prôné par les Sandinistes était peut-être mal adapté à la situation, mais le moins qu'on puisse dire, c'est que ceux-ci ne furent jamais dans les conditions qui leur auraient permis de démontrer le contraire. Et il n'est pas inutile de rappeler le rôle des Etats-Unis, au long de ces années : alors que le Nicaragua avait toute son économie orientée vers ce pays, le gouvernement américain a établi un blocus qui a privé le gouvernement sandiniste des ressources nécessaires à sa politique.

Non contents de cet étranglement économique, les apôtres de la non-ingérence ont armé et téléguidé la Contra, dans une guerre civile d'usure qui a ruiné le pays et déchiré le peuple.

Le tort du Nicaragua était son orientation socialiste : intolérable défi d'un petit pays de 3 millions d'habitants envers le Super Grand américain !... Celui-ci s'est ingénié à radicaliser la situation, à exaspérer les tensions, de sorte que le gouvernement sandiniste aux abois est tombé dans des fautes dont on voulait pouvoir l'accuser : il a durci ses positions et, par moments, restreint les libertés.

Nous ne sommes pas de ceux qui disent : « Périssent le peuple pourvu que triomphent nos idées ! ». Le verdict démocratique doit être respecté.

Les nouveaux responsables bénéficieront sans doute de l'appui des Etats-Unis et de la hiérarchie catholique. Reste à espérer qu'ils fassent œuvre de réconciliation et de paix.

Reste à espérer que l'économie redémarré et qu'elle soit au service de la justice et de la promotion des plus pauvres. (Mars 90).

Religions et politique

Plusieurs décennies de laïcité ont fait que, dans l'esprit des Français, le rôle de la religion tendait à s'estomper ou à se rétrécir au secteur de la vie privée.

Jean-Paul II et ses voyages, les engagements - divers - des Archevêques Glemp en Pologne, Sin aux Philippines, Obando y Bravo au Nicaragua, Desmond Tutu en Afrique du Sud, ont brouillé cette vision trop simple des choses. Encore n'est-ce rien en comparaison du rôle de certaines Eglises dans l'évolution des pays de l'Est. Des phénomènes analogues pourraient être relevés dans les pays musulmans.

Chaque situation mérite d'être analysée pour elle-même. Mais l'ensemble ne laisse pas d'être troublant !

Certaines confessions religieuses, trop complaisantes à l'égard de régimes déchus, doivent faire face aujourd'hui aux conséquences de leurs compromissions.

D'autres ont été, au contraire, les seuls moyens d'une opposition politique, nationale ou ethnique qui n'avait pas les moyens légaux de se manifester.

Dans tous les cas, elles sont confrontées aux problèmes de la modernité et renvoyées à leur raison d'être spécifique.

Ces situations nous conduisent à réévaluer le rôle social et politique des religions.

Quelques-uns rêvent de les voir retrouver le rôle institutionnel dont la sécularisation les a privées. L'histoire nous a pourtant appris de quels excès et de quelle intolérance les religions sont coutumières quand elles sont au pouvoir.

Quant à nous, nous leur demandons simplement d'être fidèles à leur vocation en exerçant leur rôle de vigilance et d'engagement en faveur de la liberté, de la démocratie et des droits des plus pauvres. (Avril 90).

La peste

Fruit d'une histoire et d'une culture, un peuple a le droit de déterminer les formes de son destin. C'est pourquoi nous soutenons la cause des Palestiniens comme celle des peuples Baltes ou de tout autre peuple dominé ou colonisé, où qu'il soit.

Encore faut-il assumer l'histoire et ses compromis nécessaires : on ne peut pas, à tout moment, changer toutes les frontières. La vie commune des hommes repose sur la conviction qu'avec la volonté et le temps, des solidarités nouvelles, là où elles étaient absentes, peuvent être construites. Tel est notre espoir pour la société française, dans la variété des origines et des cultures qui la composent aujourd'hui.

Reconnaître ainsi le droit des peuples à se construire et à disposer d'eux-mêmes, dans le cadre d'une nation, n'a rien à voir avec le nationalisme du Front National. Celui-ci obéit à un double principe : la soumission uniforme de tous à l'absolu national, la dépréciation systématique et la ségrégation de l'étranger.

Ce nationalisme-là, qui n'est pas le patriotisme, nous a valu trop de guerres depuis deux cents ans. Par essence, il est incompatible avec la foi chrétienne. La meilleure manière de lutter contre lui n'est pas de s'engager sur son terrain mais de s'opposer à lui, point par point, en situant les choix de la Nation dans une solidarité plus grande.

Cette solidarité, planétaire, fait appel à la raison et à la générosité du cœur. Seule, elle nous sauvera de la peste. (Mai 90).